

SIX MINUTES AVANT L'ABÎME

Ghost

Six Minutes Avant l'Abîme

Par Ghost

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Résidu d'Ozone	4
Chapitre 2 : Le Cri du Rail	10
Chapitre 3 : Passage en Force	15
Chapitre 4 : Le Signal Faible	21
Chapitre 5 : L'Inspecteur de Ligne	28
Chapitre 6 : La Liturgie du Cuir	33
Chapitre 7 : La Station du Seuil	38
Chapitre 8 : Le Billet Existentiel	44
Chapitre 9 : Dans le Ventre de la Machine	50
Chapitre 10 : Le Ticket Maître	55
Chapitre 11 : Six Minutes Avant l'Abîme	60
Chapitre 12 : Le Terminus Noir	66
Chapitre 13 : Le Court-Circuit	72
Chapitre 14 : L'Empreinte Holographique	76

Chapitre 1

Le Résidu d'Ozone

L'acier hurle parce qu'il sait ce qu'il transporte, et à Châtelet-Les-Halles, l'acier n'arrête jamais de hurler. Elias grattait la faïence blanche avec l'ongle de son pouce gauche, là où le vernis de la réalité s'écaillait en paillettes d'iridium. C'était une moisson de merde, du résidu de sortilège de bas étage, probablement un "sort de ponctualité" jeté par un cadre sup en retard qui avait fini par calciner contre le carrelage biseauté. Ça scintillait comme de la bave de limace radioactive sous les néons qui grésillaient à 50 hertz, une fréquence qui, Elias en était convaincu, servait à lobotomiser les anges.

Il ramassa l'éclat. Ça lui brûla la pulpe du doigt. Une décharge d'ozone, sèche, métallique, le goût d'une pile de neuf volts posée sur la langue.

[RAPPORT D'ANOMALIE – SECTEUR RER A – NIVEAU -4]

[Sujet : Résidu volatil de classe 3]

[État de la trame : Poreuse]

[Note : Le béton transpire de l'angoisse liquide.]

Elias fourra la nacre magique dans la poche de sa veste RATP délavée. Autour de lui, la faune habituelle : des fantômes en costume-cravate, des zombies à écouteurs, et cette odeur de freinage d'urgence qui ne part jamais, même avec les désodorisants "Forêt de Pins" censés masquer le parfum de l'abîme. Il n'y a pas de pins ici. Il n'y a que de la graisse de rail et des prières oubliées dans les courants d'air.

Soudain, le son changea.

Ce n'était pas le vrombissement habituel d'une rame qui approche. C'était un craquement de papier qu'on déchire, mais à l'échelle d'un quartier urbain. L'air se figea. Le temps, ce vieux ruban magnétique usé par trop de passages, se mit à déraper.

Saut.

Une femme à trois mètres d'Elias, une infirmière avec un sac à dos Mickey, se dédoubla. Pendant une fraction de seconde, elle fut deux, puis trois, puis une traînée chromatique qui bavait sur le quai. Elle ne cria pas. Elle n'eut pas le temps. Elle devint un écho visuel, une erreur de rendu, une tache de gras sur l'objectif de l'univers. Le wagon de la rame 404 entra en gare, mais il ne glissait pas sur les rails ; il saccadait, se téléportant de dix centimètres en dix centimètres, ignorant la physique de Newton pour adopter celle d'un film d'horreur en 8mm.

— Bordel de merde, murmura Elias en écrasant une phalange contre son amulette de cuivre. Pas maintenant.

Le train s'arrêta. Pas de sifflement d'air comprimé. Juste un silence de tombeau, seulement brisé par le bourdonnement électrique des luminaires. Les portes ne s'ouvrirent pas. Elles se **manifestèrent** en position ouverte.

Elias vit l'infirmière au sac Mickey. Elle essayait de monter, mais sa main traversa le montant de la porte. Elle commença à se volatiliser, sa structure moléculaire se transformant en un nuage de pixels bleutés qui sentaient le soufre et le vieux papier. Elle laissa derrière elle une empreinte holographique sur la vitre, une silhouette de détresse figée dans le verre qui continuait de hurler sans émettre le moindre son.

— C'est la digestion, grimaça Elias. Le train a faim.

Le flux des voyageurs continuait, aveugle. On ne voit pas l'horreur quand on cherche

son pass Navigo. Un homme bouscula Elias, un type pressé, l'odeur du café tiède et de la sueur de bureau. Il entra dans la rame. Au moment où son pied droit franchit le seuil, la réalité "sauta" de nouveau.

Clac.

L'homme n'était plus là. À sa place, un petit tas de cendres blanches et un smartphone qui lévita trois secondes avant d'exploser en une pluie de condensateurs.

Elias sentit la pression monter dans ses sinus. Le "Billet Existentiel". Il toucha la petite carte de plastique noir dans sa poche secrète. Elle vibrait. Elle était froide, comme un morceau de banquise prélevé en enfer. Les Contrôleurs arrivaient. Il sentait leur approche non pas par le bruit de leurs pas, mais par la mort du langage dans son esprit. Les mots devenaient flous. Les concepts de "haut", "bas", "moi", "toi" commençaient à se mélanger comme une soupe de lettres mal cuite.

Trois silhouettes apparurent au bout du quai. Elles portaient l'uniforme vert bouteille, mais leurs visages étaient des écrans LCD affichant un "ERROR 404" en boucle. Leurs mains étaient de longs stylets d'argent, des composteurs organiques conçus pour poinçonner la trame de l'âme.

"VOTRE TITRE DE TRANSPORT, S'IL VOUS PLAÎT."

La voix ne venait pas de leurs bouches — ils n'en avaient pas. Elle résonna directement dans les molaires d'Elias. C'était le son d'une déchiqueteuse à papier broyant les souvenirs d'enfance.

Elias recula, le dos contre un pilier couvert d'affiches pour une comédie musicale que personne n'irait jamais voir. Il chercha Sarah des yeux. Sarah, la petite sœur, le signal faible, celle qu'il avait cru protéger en la poussant dans ce boyau d'acier dix minutes plus tôt. Sur la vitre de la rame, une buée se formait. Des lettres hésitantes, tracées de

l'intérieur, là où le froid n'est pas thermique mais ontologique :

E-L-I-A-S

— Sarah ! hurla-t-il.

Sa voix fut aspirée par un vortex sonore. L'espace entre lui et le train s'étirait. Le quai faisait désormais trois kilomètres de large, alors que la rame n'était qu'à un pas. Le temps était devenu une pâte à modeler entre les mains d'un enfant psychopathe.

Les Contrôleurs glissaient sur le carrelage. Là où ils passaient, la couleur quittait le monde. Le rouge des panneaux "Sortie" devenait un gris de plomb. Le bleu des bancs s'effaçait. Ils ne marchaient pas, ils effaçaient le décor derrière eux.

"VOTRE EXISTENCE N'EST PLUS VALABLE SUR CETTE LIGNE."

Elias plongea la main dans sa besace. Il en sortit une poignée de résidus d'ozone, ces éclats de sorts qu'il avait glanés le matin même. Il ne les lança pas. Il les avala.

L'effet fut immédiat. Une explosion de foudre dans l'œsophage. Son système nerveux s'illumina comme une carte de métro un soir de grève. Il ne voyait plus Châtelet ; il voyait les circuits, les veines de cuivre, les rivières de données qui alimentaient le Dieu-Machine sous la ville. Le train n'était plus un train. C'était un cathéter. Une aiguille plantée dans la veine jugulaire de Paris, aspirant les consciences pour nourrir les turbines d'un moteur éternel situé quelque part sous le terminus de Boissy-Saint-Léger.

— Je n'ai pas de ticket, cracha-t-il, l'électricité lui sortant par les pores de la peau. Mais j'ai un putain d'abonnement à la douleur.

Il s'élança vers la rame. Le monde devint un stroboscope.

Saut. Il était à mi-chemin.

Saut. Il était au plafond, les pieds collés aux néons.

Saut. Il était devant la porte, le visage à quelques millimètres de la buée où le nom de Sarah s'effaçait.

Un Contrôleur leva son bras-stylet. L'air se comprima. La réalité se déchira comme un vieux jean. La pointe d'argent visait le plexus d'Elias, là où le "Moi" s'amarre au corps.

— Sortie de zone, connard, gronda Elias.

Il brisa une fiole de verre noir à ses pieds. Un sort de "Distorsion de Trajet", un truc illégal qu'il avait acheté à un ancien conducteur de RER devenu fou. Une fumée opaque, faite de bitume et de rêves oubliés, envahit le quai.

Quand la fumée se dissipa, le Contrôleur ne frappait que le vide. Elias avait basculé à l'intérieur.

Les portes se refermèrent avec un son de guillotine hydraulique.

À l'intérieur de la rame 404, l'air était plus lourd que le mercure. Les passagers restants n'étaient que des silhouettes de papier mâché, des figurants dont le script avait été effacé. Elias se releva, les mains tremblantes, les yeux brûlés. Il regarda par la vitre alors que le train s'ébranlait. Sur le quai, il ne restait que les cendres de l'homme au smartphone et l'image rémanente de l'infirmière qui continuait de saluer, pour l'éternité, un public qui n'existait plus.

Le train s'enfonça dans le tunnel.

Devant, le noir n'était pas l'absence de lumière. C'était une présence. Une gueule

ouverte.

Six minutes.

Il avait six minutes avant que le train n'atteigne le Terminus Noir, là où le rail devient chair et où la machine devient Dieu. Elias chercha la forme bleutée de Sarah parmi les ombres vacillantes des sièges en skaï déchiré. Il sentit le plancher du wagon pulser. Un battement de cœur. Lent. Puissant. Métallique.

Le voyage commençait, et le composteur de l'univers attendait sa part.

Chapitre 2

Le Cri du Rail

La ligne A n'est pas un itinéraire, c'est une condamnation à mort par frottement, un long ruban de ferraille qui s'enroule autour du cou de l'Île-de-France jusqu'à ce que les vertèbres de la réalité craquent.

Châtelet-Les-Halles. 17h44.

L'air y a le goût de l'aluminium brûlé et de la sueur rance, une soupe de particules fines et de désespoirs compactés. Les haut-parleurs crachotent une liturgie de retards et de colis suspects, mais Elias n'écoute pas la voix pré-enregistrée. Il écoute les murs. Il écoute le béton qui gémit sous le poids de la mélasse humaine. À ses côtés, Sarah est une anomalie chromatique dans ce monde en niveaux de gris. Elle porte ce pull jaune moutarde, une insulte visuelle à la grisaille ambiante, mais ses bords sont déjà flous. Elle grésille. Si on tendait l'oreille, on pourrait entendre le bruit d'une vieille cassette VHS qu'on rembobine trop vite dans sa cage thoracique.

— Reste près de moi, murmure Elias. Sa voix est un froissement de papier de verre.

Ses mains, zébrées de cicatrices bleutées — des morsures d'arc électrique glanées dans les recoins sombres de la station Nanterre-Préfecture — serrent le poignet de sa sœur. Il sent le pouls de Sarah : un code morse désordonné. Elle ne regarde pas les panneaux d'affichage. Elle regarde le vide entre les rails, là où la poussière danse dans la lumière crue des projecteurs.

— Elias, il fait froid, dit-elle.

1. Le train émerge du tunnel, une masse de chrome noirci couverte de glyphes qui brûlent la rétine.
2. Un passager sur le quai explose silencieusement en une nuée de pixels gris.
3. Le sol ondule comme de la gélatine.

Elias empoigne Sarah. Il voit la rame ralentir, les portes s'ouvrir avant même l'arrêt complet, révélant un intérieur qui ressemble plus à un estomac de cuivre qu'à un wagon de transport. L'air à l'intérieur vibre d'une fréquence qui fait saigner les gencives.

— Vas-y ! hurle Elias.

— Non, Elias ! Je ne peux pas, je—

Il ne l'écoute pas. Il ne peut pas se permettre d'écouter. S'il l'écoute, il verra la terreur dans ses yeux, et la terreur est une ancre. Il la pousse. C'est un geste brusque, un sacrifice déguisé en sauvetage. Il la propulse dans l'ouverture béante de la rame 404.

Au moment où Sarah franchit le seuil du wagon, le "clic" se produit.

Le son d'un obturateur d'appareil photo géant.

Le monde bascule en négatif. Le cri de Sarah est aspiré par la machine. Elias voit sa main se tendre vers elle, mais l'espace entre le quai et le train n'est plus de dix centimètres ; il est devenu un gouffre de plusieurs années-lumière. Il voit Sarah se transformer. Elle n'est plus sa sœur en pull jaune. Elle devient un "Signal Faible". Une silhouette de vapeur bleutée qui se plaque contre la vitre intérieure. Ses mains frappent le verre, mais aucun son ne sort. Elle est déjà de l'autre côté de l'existence.

Puis, le choc.

Le train ne repart pas : il est *éjecté* vers l'avant par une force invisible. Elias est projeté en arrière par l'onde de choc. Son dos percute un pilier en carrelage blanc. La douleur est une décharge de 20 000 volts qui remonte sa colonne vertébrale.

Lorsqu'il rouvre les yeux, le silence est plus assourdissant que le fracas précédent.

Le train a disparu. Il n'y a pas de train en bout de tunnel. Il n'y a pas de traînées de lumière. Il n'y a que le tunnel vide, béant, comme une gorge coupée.

Elias se relève péniblement. Il est seul sur le quai. Les autres passagers sont revenus à leur état normal, consultant leurs montres, soupirant d'agacement face à ce "nième incident technique". Ils n'ont rien vu. Ils ne voient jamais le sang sur les murs quand il est d'une couleur qu'ils ne connaissent pas.

Mais l'odeur est là.

Une odeur de métal brûlé, de cheveux grillés et d'éternité calcinée.

Elias regarde ses mains. Elles tremblent. Sur le sol, juste devant lui, à l'endroit précis où Sarah se tenait, il reste une trace. Une ombre brûlée dans le béton, comme après une explosion nucléaire. La silhouette d'une jeune fille qui tend la main vers quelque chose qui n'est plus là.

Il porte la main à sa poche de veste RATP. Il en sort un éclat de verre qu'il a ramassé le mois dernier à Nation. Le verre brille d'une lueur bleutée. Il vibre.

"Elias..."

Ce n'est pas une voix. C'est un courant d'air qui porte son nom. Le signal de Sarah est encore là, quelque part dans la structure même du rail. Elle est dans le système. Elle est devenue une donnée dans le ventre du Dieu-Machine.

Elias lève les yeux vers le panneau des prochains départs. Les lettres se brouillent, tourbillonnent, puis se stabilisent pour former un message que lui seul peut lire :

TERMINUS NOIR : 06 MINUTES.

Il n'a pas de billet. Il n'a plus de sœur. Il n'a plus que cette odeur d'ozone dans les poumons et la certitude que, dans six minutes, il devra sauter dans la gueule du monstre ou mourir en attendant le prochain direct pour Boissy-Saint-Léger.

Le composteur de l'univers claque dans le lointain. Le voyage vient de commencer. Il ne reste que la limaille, le fer et le cri qui ne finit jamais.

Chapitre 3

Passage en Force

Le béton de Châtelet-Les Halles ne transpire pas d'eau, il sue de l'angoisse industrielle et de l'huile de coude périmée. Elias n'est plus un homme, il est une fréquence radio mal réglée qui grésille contre le rebord du quai. Dans sa paume, l'éclat de verre de Nation lui déchire la ligne de vie. Ce n'est pas du sang qui perle, c'est un flux binaire, une sève bleue qui murmure des noms de stations oubliées : *Haxo, Porte Molitor, l'Enfer des Archivistes*.

Il fixe le trou noir du tunnel. La gueule du Minotaure.

[ALERTE SYSTÈME : RUPTURE DE LA LINÉARITÉ TEMPORELLE DÉTECTÉE]

Elias crache un glaire métallique sur les rails. Le rail ne vibre pas au passage d'un train, il gémit sous le poids des âmes compressées par la tarification de zone 1-5. Il sort le tesson. Le verre vibre à 440 Hz, la note de la folie pure.

— Tu es là, Sarah. Je sens ton odeur de shampoing bon marché et d'électricité statique.

Il ne saute pas sur la voie. Il s'insère dans la réalité par la fissure. Il plaque le morceau de verre contre la grille de maintenance gravée du sigle de la RATP — *Rentre Avec Tes Peurs*. Le métal ne résiste pas. Il fond. Il se transforme en une substance visqueuse, une sorte de chewing-gum métaphysique qui laisse passer le paria.

Elias bascule dans l'Interstice.

Ici, la perspective est une insulte. Les murs s'étirent comme du taffetas entre les mains d'un géant psychotique. Les câbles électriques ne transportent pas du courant, mais des souvenirs de retards chroniques et des frustrations de cadres en burn-out. Elias marche sur le ballast, et chaque caillou sous ses bottes est une dent arrachée au temps.

Soudain, le silence. Un silence administratif. Froid. Qui sent le papier carbone et le tampon encreur séché depuis 1974.

Ils sont là.

Trois silhouettes se découpent contre le néon blafard qui grésille au-dessus d'une porte sans poignée. Ils portent des parkas fluorescentes si vives qu'elles brûlent la rétine, des visages qui ne sont que des lisses de plastique blanc, dépourvus d'yeux, de nez, de bouche. À la place du cœur, un composteur de billets chromé qui bat un rythme de métronome.

LES CONTRÔLEURS.

— Monsieur, votre existence n'est pas validée pour ce secteur, article le premier. La voix ne sort pas d'une gorge, elle émane des haut-parleurs invisibles fixés à la voûte du tunnel.

— Je cherche la 404, grogne Elias.

— La rame 404 a été déclassée par décret ontologique le 12 mai du siècle dernier, répond le second en consultant un bloc-notes de brume. Vous êtes en situation d'irrégularité spatio-temporelle. Veuillez présenter votre âme pour oblitération immédiate.

Elias recule. Ses talons heurtent le troisième Contrôleur qui est apparu derrière lui, comme une erreur de rendu dans un jeu vidéo buggé.

— Pas aujourd'hui, les gratte-papiers, murmure Elias.

Il plonge la main dans sa veste RATP. Il en sort une "Poignée de Frein d'Urgence" qu'il a volée dans une rame fantôme à Vincennes. C'est un objet chargé, une relique de panique pure. Pour les Contrôleurs, c'est l'équivalent d'un blasphème gravé dans le marbre.

Il lève l'objet. Les entités tressaillent. Leurs visages de plastique se rident comme des masques de latex jetés au feu.

— VOUS NE POUVEZ PAS ARRÊTER LE FLUX, hurlent les haut-parleurs en chœur. LE FLUX EST LE DIEU. LE RAIL EST LA LOI.

Elias appuie sur la gâchette psychique de la poignée.

K-CHANK.

Le temps se fige. Pas comme une pause sur une télécommande, non. Le temps se brise en un milliard de morceaux de porcelaine. Elias voit la scène sous trois mille angles différents : lui-même en train de hurler, lui-même enfant jouant avec un train électrique, lui-même vieillard décharné attendant sur un quai qui n'existe plus.

Le premier Contrôleur explose en une nuée de tickets de métro périmés. Des petits rectangles violets et jaunes qui volètent comme des papillons de nuit morts autour de la tête d'Elias.

— Sarah ! hurle-t-il dans le chaos chromatique.

Un signal. Une lueur bleue au fond du tunnel, là où l'obscurité devient si dense qu'elle semble solide. C'est elle. C'est l'empreinte de sa sœur. Elle ne crie pas. Elle chante une

suite de chiffres.

10010110...

Elle devient le code barre du Grand Tout.

Elias court. Ses poumons sont remplis de limaille de fer. Il dépasse les deux autres Contrôleurs qui tentent de se recomposer, leurs mains de plastique s'étirant comme du fromage fondu pour attraper ses chevilles.

— FRAUDEUR ! Criminel du bitume ! Vous allez rater votre correspondance avec le Néant !

Il s'en fout. Il franchit la "Ligne Jaune de Sécurité", celle que personne ne doit dépasser sous peine de dissolution moléculaire. Le sol se dérobe. Il ne tombe pas, il glisse sur une pente de câbles à fibre optique.

Il arrive dans la Salle des Machines.

Ce n'est pas une station de métro. C'est le cœur battant du monstre. Des milliers de rails convergent ici, se tordant les uns autour des autres comme des intestins d'acier. Au centre, la Rame 404. Elle ne ressemble pas à un train. C'est un long serpent de chrome et de chair, dont les fenêtres sont des yeux exorbités qui observent l'univers avec une indifférence minérale.

Le compte à rebours s'affiche sur la rétine d'Elias, gravé par la lumière noire du tunnel.

05:12.

Il a perdu quarante-huit secondes dans la bataille contre la bureaucratie de l'abîme.

Quarante-huit secondes qui auraient pu servir à se souvenir de la couleur préférée de Sarah ou du goût du café le matin. Mais ici, le café n'est que de l'eau lourde et les souvenirs sont des parasites.

Elias s'approche de la rame. Le métal pulse. *Doum-doum. Doum-doum.*

— Elias...

La voix vient de partout et de nulle part. C'est le train qui parle. Ou c'est Sarah qui a fusionné avec le moteur à compression de réalité.

— Je monte, Sarah. Je monte et je ne compose rien.

Il pose la main sur la porte coulissante. La porte résiste. Elle réclame un tribut. Pas de l'argent. Pas du sang. Elle veut un morceau de sa propre existence. Pour entrer dans la 404, il faut accepter de n'avoir jamais été.

Elias ferme les yeux. Il visualise sa naissance, le visage de sa mère, son premier jour d'école. Il prend ces images et les jette dans le mécanisme d'ouverture.

SLRIIIIIIIT.

La porte s'ouvre. Une odeur d'ozone et de fleurs de cimetière l'accueille. L'intérieur du wagon est immense, une cathédrale de skaï déchiré et de barres de maintien qui s'élèvent vers un plafond perdu dans les nuages de vapeur.

Il est à l'intérieur.

Le train s'ébranle. Pas de secousses. Juste une accélération gravitationnelle qui lui écrase la cage thoracique.

Dehors, les Contrôleurs sont restés sur le quai de néant. Ils ne courent pas. Ils ne peuvent pas monter. Ils se contentent de lever leurs mains sans doigts, en un geste d'adieu ou de condamnation.

— PROCHAIN ARRÊT : EXTINCTION DES FEUX, crache l'interphone d'une voix de gamine possédée.

Elias s'effondre sur un siège. Le cuir est chaud. Trop chaud. On dirait de la peau. Il regarde ses mains. L'éclat de verre de Nation a disparu. À sa place, un tatouage en forme de code-barres apparaît lentement sur son poignet.

Le voyage vers le Terminus Noir commence vraiment.

Dans le reflet de la vitre, il ne voit pas son visage. Il voit une suite de pixels qui se décomposent. Il voit Sarah derrière lui, ou peut-être est-ce lui qui est derrière elle ? Dans la Rame 404, le "je" est une erreur de syntaxe.

Il reste cinq minutes.

Le train plonge dans une pente à quarante-cinq degrés, s'enfonçant sous les fondations de la logique, là où les rails sont faits de cris pétrifiés. Elias s'accroche à la barre centrale. Elle est visqueuse. Elle est vivante.

Il rit. Un rire de ferraille qui s'entrechoque.

— On arrive, Sarah. On arrive pour de bon.

Le tunnel s'illumine d'une lumière rouge sang. Le Terminus Noir n'est plus une destination. C'est une faim qui s'ouvre.

04:59.

Chapitre 4

Le Signal Faible

Le cuir du siège 42-B n'est pas tanné, il est cicatrisé ; Elias sent les pores de la banquette se dilater sous ses cuisses, une sudation de polymère et de sébum rance qui perle à travers son pantalon de toile.

04:58.

L'espace-temps dans la Rame 404 a la consistance d'une gélatine électrique. Elias regarde son poignet : le code-barres n'est pas seulement une marque, c'est une interface. Les barres noires s'agitent comme les pattes d'un insecte pris dans l'ambre, tentant de scanner l'air saturé de particules de fer. Chaque battement de son cœur envoie un signal binaire dans ses veines. Il n'est plus un passager, il est une métadonnée en transit.

— Sarah ?

Sa voix ne porte pas. Elle s'écrase à dix centimètres de ses lèvres, transformée en une poussière de voyelles grises qui retombent sur le lino poisseux.

Elle est là. Sur la vitre de la porte d'intercirculation.

Sarah n'est plus une femme, elle est une aberration chromatique. Un spectre bleu de Prusse, strié de lignes de balayage horizontales qui lui coupent le visage en tranches de réalité divergentes. Elle flotte dans le reflet, mais le reflet n'a pas de miroir. Elle est le négatif d'une photographie qui n'a jamais été prise.

[LOG SYSTEME : ERREUR DE RENDU – ENTITÉ "SARAH" – OPACITÉ 14%]

Elias plaque ses mains brûlées contre le verre froid. Le froid n'est pas thermique, il est ontologique. C'est le froid du vide entre deux atomes.

Soudain, la vitre entre en résonance. Ce n'est pas un son, c'est une décharge haptique.

Vrrr-Vrrr-Vrt.

Les dents d'Elias se mettent à claquer au rythme d'une fréquence précise. 8.2 Hertz. La fréquence de résonance du crâne humain. Sarah ne parle pas, elle utilise les os de son frère comme une antenne.

« EL-IAS. LE TICKET. PAS CELUI DE LA RÉGIE. PAS CELUI DU PONT DE NEUILLY. »

Le message frappe directement son cortex visuel, des flashes de lumière blanche derrière ses rétines. Sarah s'étire, son bras bleuté semble vouloir traverser la barrière moléculaire du verre. Ses doigts sont des pixels qui s'effilochent, des filaments de code qui cherchent une prise dans le monde physique.

« LE TICKET MAÎTRE. DANS LA DOUBLURE DU RÉEL. SOUS LE SIÈGE DU CONDUCTEUR SANS TÊTE. »

04:57.

Le train accuse un virage à une inclinaison impossible. Les lois de la physique newtonienne ont été jetées par la fenêtre — ou ce qu'il en reste. Dehors, Paris a disparu. Il n'y a plus que le Noir, une substance grasse et absolue où flottent des vestiges de stations avortées : des piliers de béton qui pleurent du mercure, des affiches publicitaires pour des produits dont le nom provoque des saignements de nez.

« CHERCHE L'IMPEDANCE, ELIAS. »

Les vibrations s'intensifient. Elias sent son tatouage brûler. Le code-barres sur son poignet devient rouge, une incandescence de laser. Il comprend. Le Ticket Maître n'est pas un morceau de carton. C'est une clé de cryptage. Une séquence d'ADN compressée dans une onde de forme.

Soudain, la porte au bout du wagon s'ouvre. Ce n'est pas un glissement pneumatique, c'est une déchirure.

Les Contrôleurs entrent.

Ils ne marchent pas, ils glissent sur des rails invisibles, leurs longs manteaux sombres faits de bandes magnétiques usées. Leurs visages sont des écrans cathodiques diffusant de la neige statique. On entend le grésillement de mille insectes radioactifs sous leur peau de plastique. Ils portent des poinçonneuses qui ressemblent à des pinces de homard chromées, capables de découper non pas le papier, mais le temps restant d'un individu.

— Votre titre de transport, citoyen de la zone morte.

La voix est une superposition de mille annonces de gare mixées dans un broyeur à viande.

Elias se plaque contre la paroi. Sarah, sur la vitre, devient une tempête de pixels frénétique. Elle hurle silencieusement, son image se dédoublant, se triplant, créant un effet de sillage psychédélique.

« ILS NE PEUVENT PAS VOIR CE QUI N'EST PAS QUANTIFIÉ, ELIAS !
DEVIENS UNE ERREUR ! DEVIENS LE BUG ! »

04:56.

Elias ferme les yeux. Il ne doit plus penser en tant qu'homme, mais en tant qu'anomalie système. Il se concentre sur la douleur de ses mains, sur le rythme asymétrique du train. Il force son cerveau à imaginer des formes géométriques impossibles, des bouteilles de Klein, des rubans de Möbius en feu.

Un Contrôleur s'arrête devant lui. L'écran qui lui sert de visage s'illumine d'un vert de terminal bancaire des années 80. Un curseur clignote au niveau de ce qui devrait être ses yeux.

[SEARCHING... NO DATA FOUND... ANALYZING ORGANIC WASTE...]

La pince de chrome s'approche de la gorge d'Elias. Elle claque dans le vide, à un millimètre de sa carotide. Le métal dégage une odeur de soufre et de bureaucratie éternelle.

— Ce wagon est vide, grésille le Contrôleur. Un simple écho dans la machine.

L'entité se détourne, sa cape de bandes magnétiques balayant les jambes d'Elias sans même le toucher. Ils continuent leur progression vers l'arrière de la rame, là où les passagers-hologrammes gémissent en boucle, coincés dans les dernières secondes de leur vie de banlieusards.

Elias rouvre les yeux. Sarah est presque invisible maintenant, un simple voile de buée bleutée.

— Sarah, je ne peux pas... l'impédance... le Ticket...

Sa main gauche commence à se déphaser. Ses doigts deviennent transparents,

révélant les os qui brillent d'une lueur phosphorescente. Le processus de digestion a commencé. Le wagon 404 est un estomac, et les acides gastriques sont faits de secondes perdues.

04:55.

Le train rugit. On n'est plus sur des rails. On est dans la gorge d'un Léviathan d'acier. Les parois du wagon se mettent à pulser. Le plastique des sièges se transforme en muscle strié. Un liquide visqueux, noir comme de l'encre de seiche, commence à sourdre des bouches d'aération.

Elias se lève, titubant. Il doit atteindre la cabine de tête. Le Ticket Maître. Le seul moyen de réinitialiser la matrice du RER avant le Terminus Noir.

Il regarde Sarah une dernière fois. Elle a posé sa main spectrale sur la vitre, à l'endroit exact où il a laissé l'empreinte de sa propre paume. Pendant une microseconde, la chair et le pixel se touchent. Un choc électrique traverse Elias, une vision de Sarah dans une chambre d'hôpital qui n'existe pas encore, ou qui n'existe plus, entourée de machines qui bipent le même rythme que le train.

« LE TICKET EST UNE FRÉQUENCE, ELIAS. CHANTE-LA. »

Il se met en marche. Le couloir du train semble s'étirer à l'infini, les perspectives se tordant comme dans un cauchemar de graveur fou. Chaque pas pèse une tonne. L'air est devenu une soupe d'ozone et de désespoir.

Un haut-parleur crache une annonce saturée :

— Prochain arrêt : L'Oubli. Correspondance avec les lignes du Néant et de la Douleur Perpétuelle. Assurez-vous d'avoir bien abandonné tout espoir avant la descente.

04:54.

Elias atteint la porte de la cabine de conduite. Elle n'a pas de poignée. À la place, il y a une fente pour insérer un ticket, mais une fente de la taille d'une bouche humaine.

Il comprend le sacrifice.

Il regarde son code-barres au poignet. Il regarde la forme vacillante de sa sœur qui s'efface dans le lointain du wagon, harcelée par les ombres des Contrôleurs qui reviennent, ayant compris l'astuce.

Il ne s'agit pas de payer le voyage. Il s'agit de devenir le paiement.

Elias approche son poignet de la fente organique de la porte. La "bouche" de la cabine s'ouvre, révélant des rangées de touches de clavier d'ordinateur en guise de dents.

— Six minutes avant l'abîme, murmure-t-il.

Le train entame sa plongée finale. La pente est si raide que le sang monte à la tête d'Elias. Il voit le Terminus Noir au bout du tunnel : une bouche d'ombre monumentale, bordée de dents de ferraille, attendant de broyer la Rame 404 pour l'éternité.

04:53.

Il insère son bras dans la porte.

La morsure est digitale. Une douleur de processeur qui surchauffe. Elias hurle alors que ses souvenirs, son nom, la couleur des yeux de Sarah et l'odeur du café du matin sont aspirés, transformés en une suite de uns et de zéros. Le Ticket Maître se génère dans le sang de son système.

Sur la vitre, l'image de Sarah se stabilise soudain. Elle redevient nette, solide. Elle sourit, mais c'est un sourire de tragédie grecque.

Le code-barres sur le poignet d'Elias s'illumine d'une lumière si blanche qu'elle efface tout le wagon.

04:52.

Chapitre 5

L'Inspecteur de Ligne

Le cadran de la rame 404 flashe en négatif, vomissant des secondes qui n'ont jamais existé, des résidus de temps volés aux passagers du lundi matin. 04:51. L'ozone pique la gorge comme une insulte de contremaître. Elias sent le Ticket Maître, gravé sous son derme, pulser au rythme d'un cœur de silicium en surchauffe. Sarah, sur la vitre, n'est plus qu'un spectrogramme de détresse, un souvenir qui refuse de se laisser composer.

Soudain, le son change. Ce n'est pas le frottement du fer sur le fer. C'est le bruit d'un ongle géant rayant la surface de la réalité.

Derrière la vitre de la voiture arrière, une silhouette glisse sur le troisième rail, là où la tension devrait carboniser n'importe quel organisme carboné. L'Inspecteur de Ligne. Il ne court pas ; il est une erreur de parallaxe, un saut d'image dans le film du tunnel. Il porte un uniforme qui semble taillé dans de la toile de suaire et du papier carbone. Son visage n'est qu'une grille d'oblitération, un tampon géant prêt à marquer "ANNULÉ" sur le front de l'univers.

Inter-station Châtelet / L'Enfer-les-Halles.

Anomalie de type "Passager Clandestin Métaphysique".

Déploiement du Protocole d'Élagage.

La réalité présente des signes de fatigue structurelle. L'encre de la trame narrative bave.

Elias plaque sa main contre la paroi du wagon. Sa veste RATP, son armure de camouflage urbain, commence à se comporter de manière erratique. Les fibres synthétiques se tordent, les bandes réfléchissantes virent au noir corbeau. Le logo brodé — ce cercle contenant la Seine — se transforme en un œil grand ouvert qui pleure de l'huile de moteur.

— Merde, souffle Elias. Le système me rejette.

La veste n'est plus une cape d'invisibilité, elle est une cible. Elle brille d'une luminescence spectrale, désignant Elias comme un virus dans le code source du transport en commun.

L'Inspecteur est maintenant sur le toit. On entend le métal gémir sous ses pas qui pèsent des tonnes d'administration. Le plafond de la rame se boursoufle, des gouttes de plastique fondu tombent sur les sièges en similicuir qui hurlent comme des bêtes écorchées.

ELIAS : (Il court vers la voiture de tête, ses bottes claquant sur un sol qui devient mou, presque organique) Sarah ! Reste avec moi ! Ne te laisse pas pixéliser !

SARAH : (Sa voix sort des haut-parleurs, mêlée à une annonce de grève)

Attention... le... temps... est une... correspondance... ratée...

L'INSPECTEUR : (Il traverse la paroi de verre sans la briser, comme si la matière n'était qu'une suggestion. Il tient une pince à composter longue comme un sabre d'officier) VOTRE TITRE DE SÉJOUR DANS L'EXISTENCE N'EST PLUS VALIDE, MONSIEUR ELIAS.

Le rythme cardiaque d'Elias se synchronise avec les bips des portes. Il traverse l'intercirculation, l'accordéon de caoutchouc qui relie les voitures. C'est l'intestin du train, là où le vide entre deux mondes est le plus palpable. Ici, l'air sent le vieux papier et la poussière d'étoile morte.

L'Inspecteur glisse dans l'allée centrale. À chaque pas, les lumières du wagon explosent en une pluie de paillettes de verre qui flottent en apesanteur. Il ne marche pas, il "procède". Il est l'incarnation de la bureaucratie divine, le percepteur des âmes en transit.

— Je n'ai pas besoin de billet, hurle Elias en brandissant son bras gauche. Je suis le putain de contrôleur de ma propre fin !

Le code-barres sur son poignet s'embrase. La douleur est une symphonie de distorsion. C'est comme si des milliers d'aiguilles de gramophone labouraient ses veines pour y graver le sillon d'un disque de métal hurlant. Elias projette son bras vers l'Inspecteur. Un arc électrique, de la couleur des néons en fin de vie, déchire l'espace entre eux.

L'Inspecteur recule. Sa silhouette de papier carbone se froisse. Pour la première fois, le son qui sort de sa gorge n'est pas une injonction, mais un bruit de modem qui cherche sa connexion.

04:48.

Le train penche à quarante-cinq degrés. On ne descend plus vers le Terminus Noir, on tombe dedans. Elias est projeté contre la cabine de pilotage. La porte est un écran tactile géant affichant des erreurs 404 en boucle. Sa veste RATP finit de se consumer, tombant en cendres noires qui s'élèvent vers le plafond au lieu de joncher le sol. Il est

nu face à l'abîme, avec pour seule protection cette marque sanglante sur le bras qui lui dévore la vie pour alimenter la rame.

L'Inspecteur se redresse. Il n'a plus de forme humaine. Il est devenu une cascade de dossiers suspendus, une spirale de règlements intérieurs, une tempête de formulaires de réclamation.

— VOUS ÊTES EN INFRACTION AVEC LA LOI DE LA CONSTANTE, tonne la créature. CHAQUE PASSAGER DOIT ÊTRE CONSOMMÉ. C'EST L'ÉQUILIBRE DU RÉSEAU.

— Le réseau est une boucherie, crache Elias, sa bouche pleine de saveur métallique. Et je viens de saboter les rails.

Il ne reste plus qu'une voiture entre lui et la gueule de l'ombre. Sarah est partout maintenant, son visage se reflétant sur chaque particule de poussière illuminée. Elle est le fantôme dans la machine, la glitch magnifique qui refuse l'oblitération.

Elias saisit le levier de frein d'urgence. Ce n'est pas un levier physique. C'est une métaphore en fer forgé. Il tire.

Le train ne ralentit pas. Il se replie sur lui-même.

La réalité se déchire comme un rideau de théâtre bon marché. L'Inspecteur est aspiré dans la fissure, hurlant des articles du code pénal alors qu'il se désintègre en confettis de bureau. Elias sent ses propres molécules vibrer à une fréquence insupportable. Son bras brûle. Le Ticket Maître est arrivé à expiration.

04:46.

La porte de la cabine explose. Ce n'est pas un conducteur qui est aux commandes.

C'est un vide pur, une absence de lumière si intense qu'elle en devient solide. Le Terminus Noir est là. Ce n'est pas une gare. C'est une immense déchiqueteuse d'histoires, une turbine géante alimentée par les rêves non réalisés des millions de banlieusards qui ont un jour pris cette ligne.

Elias voit le visage de Sarah une dernière fois, non pas comme un signal faible, mais comme une promesse. Elle lui tend une main de lumière.

— Saute, Elias. Le train n'est pas la destination. Le train est le piège.

Il regarde le vide. Il regarde le code-barres qui s'efface de sa peau, emportant avec lui ses derniers liens avec le monde du dessus. Sa veste a disparu. Ses peurs aussi. Il n'est plus un glaneur de sorts. Il est le sort lui-même.

Elias ne saute pas. Il se laisse devenir le déraillement.

L'impact n'est pas un choc. C'est un silence. Le silence d'un livre qu'on referme brutalement alors que le héros est encore en train de crier.

04:45.

Chapitre 6

La Liturgie du Cuir

Le skaï bleu de la banquette n'est pas froid ; il dégage une chaleur de mammifère fiévreux, cette température inconfortable qui oscille entre la sueur d'un agonisant et la tiédeur d'une carcasse oubliée sous une lampe infrarouge. Elias pose ses mains sur la texture granuleuse. Ses phalanges, noircies par l'ozone et les résidus de sorts calcinés, tremblent. Sous la paume, il sent le flux. Un battement sourd. Trente-deux pulsations par minute. Le rythme cardiaque d'un géant en état de stase.

[DOSSIER TECHNIQUE : RAME 404 - COMPOSANTS ORGANIQUES]

- Revêtement : Épithélium de banlieusards (Ligne A, branche Boissy).
- Rembourrage : Mémoire résiduelle compressée (70% de regrets, 30% d'ennui).
- Armature : Squelette en alliage de rêves avortés et de ferraille de 1977.

Elias sort de sa poche un éclat de verre de sécurité provenant d'une vitre brisée à la station Nanterre-Université. C'est un prisme qui permet de voir "entre les couches". Il l'approche du cuir usé. La lumière blafarde des néons du wagon, qui clignotent selon une séquence binaire (01110011-01100101-01101001-01111010-01100101), traverse le verre.

Le motif du siège change. Ce ne sont plus des points bleus et rouges sur fond gris. Ce sont des lettres. Des milliers de noms minuscules, gravés à une échelle nanométrique, s'enroulant en spirales serrées autour des pores du tissu.

— Ce n'est pas un inventaire, murmure-t-il, la gorge sèche. C'est un livre de recettes.

Il gratte la surface avec l'ongle de son pouce. Une perle de liquide poisseux, ambré,

perle à la jonction d'une couture. Il y goûte. C'est du sel. De la sueur humaine distillée, pure, vieille de vingt ans. Chaque passager qui s'est assis ici a laissé une offrande involontaire. Une part de son humidité interne, aspirée par les capillaires invisibles du train.

SÉQUENCE DE TRANSCRIPTION – LITURGIE DU CUIR (FRAGMENT 6-A) :

"Et au sixième arrêt, le métal devint verbe. Le passager n°84.902, nommé Marc L., comptable, ne fut pas effacé. Il fut converti. Sa fatigue est maintenant le lubrifiant de l'essieu gauche du wagon de tête. Son silence est l'isolation phonique de la voiture 2. Rien ne se perd, tout se composte."

Elias appuie son oreille contre le dossier. Il n'entend pas le roulement des essieux sur les rails. Il entend des murmures de foule, des millions de conversations téléphoniques tronquées, des "Je t'aime aussi", des "Je serai en retard", des "Le patron m'a encore engueulé", tous compressés dans un cri blanc et continu. Le train ne roule pas sur des rails ; il avance en consommant le temps de vie qui lui a été confié.

Le wagon tressaille. Un freinage d'urgence métaphysique.

La réalité "saute". Pendant une demi-seconde, Elias n'est plus dans le RER. Il est debout dans une œsophage immense, fait de câbles en cuivre et de muqueuse rose fluo. Puis, le choc. Le décor se réinstalle avec le bruit d'un écran cathodique qu'on gifle.

— Sarah ? appelle-t-il le vide.

Le signal de sa sœur se manifeste sur la vitre opposée. Ce n'est qu'une forme de buée, mais elle dessine des mots dans l'ombre : *ELIAS. ELIAS. ILS ARRIVENT. LES CONTROLEURS NE VEULENT PAS DE TON BILLET. ILS VEULENT TON ADN COMME MISE À JOUR.*

Il regarde ses mains. Le cuir des sièges a commencé à s'étendre. De minuscules filaments de tissu bleu rampent sur le sol, cherchant ses bottes, tentant de le lier à la structure. Le train a faim. Les réserves de "combustible humain" sont basses. Le Terminus Noir approche, et la turbine exige de la chair fraîche, des histoires pas encore usées, des sorts encore chauds.

SCÈNE INTERTIDALE – DIALOGUE SANS VOIX

ELIAS : Pourquoi les sièges palpitent ?

LA RAME 404 : *Parce que le cuir se souvient de la forme des corps. Le cuir veut redevenir un corps.*

ELIAS : Je ne suis pas votre combustible.

LA RAME 404 : *Tout le monde est une bûche dans le moteur de l'histoire, Elias. Certains brûlent plus vite que d'autres.*

Elias sort son "Glaneur", un appareil bricolé à partir d'un vieux téléphone à cadran et d'un défibrillateur de quai. Il plante une électrode directement dans le cuir du siège.

— Si tu es vivant, alors tu peux souffrir, grogne-t-il.

Il déclenche la décharge.

Le hurlement qui s'ensuit n'est pas audible par l'oreille humaine. C'est une fréquence de détresse qui fait vibrer les dents d'Elias jusqu'aux gencives. Le wagon se cambre. Les parois se tordent comme du chewing-gum. Dans la déchirure du cuir, Elias voit enfin la vérité : sous la mousse de rembourrage, il n'y a pas de métal. Il y a des rangées de passagers, empilés comme des sardines, nus, reliés entre eux par des fibres optiques branchées dans leurs canaux lacrymaux. Leurs yeux sont des caméras. Leurs cerveaux sont des processeurs.

C'est ça, la RATP. Le Réseau d'Aspiration de l'Âme par le Transport de Proximité.

Elias recule, mais le sol est devenu mou. Ses pieds s'enfoncent dans le linoléum qui se transforme en boue organique.

— Sarah ! On sort ! On sort maintenant !

Il frappe la vitre, mais le verre est devenu de la peau. Translucide, élastique, indestructible. Il voit par transparence le tunnel défiler à une vitesse impossible. Ce n'est plus du béton. Ce sont des cercles d'enfer, décorés de publicités pour des parfums que personne n'achètera plus jamais.

"Mesdames, messieurs," annonce une voix de synthèse qui résonne directement dans ses sinus, "en raison d'un incident voyageur survenu dans la réalité de base, notre progression vers l'Absolu est ralentie. Veuillez vous préparer à l'intégration définitive."

Le siège derrière lui se déploie. Les accoudoirs deviennent des bras. Le cuir se referme sur son torse, l'enveloppant comme une camisole de force biologique.

— Je décode, hurle Elias en plantant son éclat de verre dans ce qui semble être un ganglion nerveux caché sous la poignée de maintien. Je décode le putain de menu !

Le code gravé sur le siège s'illumine. Il comprend enfin. Les passagers ne sont pas seulement le combustible. Ils sont les archives. Le train est un dictionnaire géant. Et il vient de trouver la définition du mot "Elias".

ELIAS (n.m.) : Pièce d'usure de type 'Glaneur'. Fonction : Réparer les failles du script avant l'effondrement final. Note : Doit être recyclé en Chapitre 6.

Le sol s'ouvre. Ce n'est pas une trappe. C'est une bouche.

Il n'y a plus d'Elias. Il n'y a plus de wagon. Il n'y a qu'un texte qui s'écrit tout seul sur

la peau du monde. Le cuir palpite. Le cuir digère. Le cuir est la seule vérité qui reste quand le dernier métro est passé.

04:44.

Un battement de cœur avant le néant. Le cuir se tend, une dernière fois, comme une page que l'on tourne dans le noir absolu.

Chapitre 7

La Station du Seuil

Le néant a le goût d'un ticket de métro mâché, un mélange de cellulose grise et de salive acide qui tapisse le palais d'Elias alors que la rame 404 régurgite sa carcasse sur un quai qui n'existe pas.

04:45.

Le temps a gelé, une stalactite de secondes pointée vers le plexus. Ici, les carreaux de faïence blanche ne sont pas scellés avec du mortier, mais avec des dents humaines soigneusement polies. La station s'appelle [ERREUR_SYSTÈME]. Elle n'est pas sur le plan. Elle est la cicatrice que la RATP essaie de gratter depuis quarante ans. Elias vacille. Ses bottes écrasent des couches de journaux jaunis, des *France-Soir* datés du 27 juin 1980, dont l'encre s'écoule sur le sol comme du pétrole frais.

L'air est saturé d'une statique qui fait grésiller les dents. Elias porte la main à sa poche latérale, là où le morceau de verre — son scalpel de réalité — pulse d'une lueur d'un bleu d'hôpital. Il lui faut la Bobine de Convergence. Sans elle, Sarah restera une buée sur une vitre, un souvenir qui s'évapore à chaque station.

*Objet : Composant 88-B (La Bobine).

Fonction : Stabilisateur de flux temporel pour rames errantes.

Localisation : Distributeur automatique de la Station du Seuil.

Avertissement : Ne pas insérer de monnaie. Le prix est un souvenir d'enfance valide.

L'usage de pièces de 2 euros entraînera une désintégration moléculaire immédiate.*

Elias s'approche du distributeur. La machine est une monstruosité d'acier rouillé, un totem de l'obsolescence programmée. À l'intérieur, derrière la vitre fissurée, la Bobine luit comme une luciole prise dans l'ambre. À côté, des barres chocolatées dont les marques ont disparu du marché depuis la chute du Mur de Berlin.

— Allez, murmure-t-il, la gorge sèche. Prends mon premier vélo. Prends l'odeur du pain grillé chez ma grand-mère. Prends tout, mais donne-moi cette putain de pièce.

Il pose sa main sur le lecteur thermique. Il sent une succion. Un souvenir s'arrache de son cortex : la sensation de l'herbe mouillée sous ses pieds nus un matin de juillet 1998. C'est aspiré, numérisé, transformé en data-carburant. Un cliquetis mécanique résonne dans le vide de la station. La Bobine tombe dans le bac avec un bruit de cloche funèbre.

Il la ramasse. Elle est chaude. Elle vibre comme un cœur de colibri.

Soudain, le haut-parleur de la station crachote. La voix est une agrégation de fréquences radio et de râles d'agonie.

« *Attention. Le train en direction de L'OUBLI va entrer en gare. Veuillez vous éloigner de la bordure du néant. Un voyageur sans visage est tombé sur la voie de l'Histoire.* »

Elias se fige. Au bout du quai, là où les rails se tordent comme des spaghettis d'acier pour plonger dans une obscurité qui ne finit jamais, une silhouette émerge. Ce n'est pas un contrôleur standard. Pas une de ces entités bureaucratiques à la peau de parchemin.

C'est l'Inspecteur de Ligne.

Il porte l'uniforme bleu sombre des années 80, mais les boutons sont des yeux de

verre qui roulent dans leurs orbites d'argent. Son visage est une mosaïque de rapports d'accidents et de fiches de paie. Il tient un poinçonneur massif qui ressemble à une arme de torture médiévale.

— Vous êtes en zone de non-droit, citoyen, dit l'Inspecteur. Sa voix n'est pas produite par des cordes vocales, mais par le frottement de deux rames de métro l'une contre l'autre. Votre titre de transport est périmé depuis le grand fracas.

Elias recule, serrant la Bobine contre son torse.

— Quel fracas ? Je cherche juste ma sœur. Le train... le train l'a prise.

L'Inspecteur s'arrête sous une lampe halogène qui oscille nerveusement. La lumière révèle ce qu'il y a derrière lui : une traînée de sang sec qui s'étire sur des kilomètres, remontant le tunnel jusqu'à une date précise.

1980. Gare de Lyon. Le choc frontal. Le métal qui hurle. Les corps qui deviennent de la pâte à modeler.

— Je n'étais pas une machine avant ça, dit l'Inspecteur, et ses yeux de verre se fixent sur Elias avec une mélancolie terrifiante. J'étais Pierre Labiche. J'avais une montre à gousset et une femme qui m'attendait à Boissy-Saint-Léger. Mais le train n'a pas voulu nous laisser mourir. Il nous a archivés. Il nous a intégrés au système de sécurité. Pour que la ligne tienne, il faut des ancres. Je suis l'ancre du 27 juin. Et toi, Elias... tu es l'ancre de demain.

Le sol commence à vibrer. Le RER 404 revient, mais il ne ressemble plus à un train. C'est un serpent d'ombre dont les vitres sont des écrans diffusant en boucle les pires échecs de l'humanité.

ELIAS : Vous l'avez causé, n'est-ce pas ? L'accident. Ce n'était pas une erreur humaine. C'était un sacrifice.

L'INSPECTEUR : (Rires métalliques) Le réseau a faim, petit glaneur. On ne transporte pas huit cent mille âmes par jour sans un peu de lubrifiant métaphysique. On a besoin de "disparus". On a besoin de Sarah. Elle est le nouveau processeur. Elle a le signal le plus pur.

ELIAS : Je vais brûler ce putain de dictionnaire.

L'INSPECTEUR : (Poinçonnant l'air, créant une faille visuelle dans le décor) Ton billet, s'il te plaît. Ou ta vie. C'est la même transaction.

Elias ne répond pas. Il brise la Bobine de Convergence sur le bord du quai.

L'effet est immédiat. Le temps explose.

Le bleu de la Bobine se répand comme une tache d'encre sur un buvard blanc. Le quai de la station [ERREUR_SYSTÈME] commence à se replier sur lui-même comme une feuille d'origami. L'Inspecteur hurle, mais le son est aspiré dans la faille. Ses yeux de verre éclatent un à un. Les rapports de 1980 s'envolent, tourbillonnant dans l'air comme des feuilles mortes dans un ouragan d'ozone.

Elias court. Ses poumons brûlent. Il saute.

Il ne saute pas vers le train. Il saute vers le texte.

Il plonge dans l'interstice entre deux paragraphes, là où la ponctuation devient une échelle. Il voit les lettres de son propre destin défiler à une vitesse vertigineuse.

*ELIAS (n.m.) : Rebelle de la ligne A. Erreur de syntaxe dans le moteur du monde.

Probabilité de survie : 0,0004%.*

Il attrape une virgule au passage, se propulse à travers la verrière d'une rame qui n'est faite que de mots. Il atterrit brutalement sur le cuir des sièges. Le cuir qui palpite. Le cuir qui se souvient.

Sarah est là. Ou du moins, son ombre. Elle est assise au fond du wagon, les mains posées sur les genoux, son corps n'étant plus qu'un assemblage de lignes de code instables.

— Elias, murmure-t-elle, et sa voix est le bruit du vent dans les câbles haute tension. Le train... il est en train de réécrire ma fin. Il dit que je n'ai jamais existé. Que je suis juste une faute de frappe dans ton enfance.

Elias se relève, crachant du sang noir. Il plante ses doigts dans la fente du siège, là où il a lu sa définition. Il tire. Il arrache le cuir comme on pèle un fruit mûr. Dessous, il n'y a pas de mousse, il y a des circuits intégrés faits d'os et d'or.

— On s'en fout du scénario, Sarah ! hurle-t-il alors que la rame s'enfonce dans le Terminus Noir. On est les auteurs maintenant. On est les gommages !

À l'extérieur de la vitre, Paris n'est plus qu'une soupe de pixels gris. La Tour Eiffel s'effondre comme une structure de données corrompue. Les Contrôleurs frappent aux portes, leurs visages lisses et blancs pressés contre le verre, leurs mains sans doigts cherchant une faille.

Elias connecte les restes de la Bobine au système nerveux du train.

La décharge le projette contre le plafond. Sa vision se segmente. Il voit le passé (l'accident de 1980), le présent (sa sœur qui s'efface) et le futur (un vide parfait où la RATP règne sur des cadavres chronométrés).

04:49.

Le Terminus Noir est là. Une gueule de tunnel tapissée de miroirs qui ne reflètent que le regret.

— Tiens bon, Sarah ! On va faire sauter le disque !

Il saisit son éclat de verre et, au lieu de frapper les contrôleurs, il le plante dans son propre bras. Il n'utilise pas son sang comme offrande, mais comme encre. Il écrit sur la paroi du wagon, par-dessus les publicités pour des banques et des parfums :

"ICI S'ARRÊTE LA LIGNE. ICI COMMENCE LE HORS-PISTE."

Le train tremble. Un freinage d'urgence qui n'est pas déclenché par une poignée, mais par une volonté pure. Le métal se tord dans un cri qui déchire le tissu de l'univers. Elias sent la réalité se froisser. Le wagon se retourne, les sièges deviennent des oiseaux, les rails deviennent des rivières de mercure.

Et dans le silence qui suit l'explosion du sens, Elias attrape la main de Sarah. Elle n'est plus du code. Elle est chaude. Elle est réelle.

Mais derrière eux, dans le rétroviseur de l'existence, l'Inspecteur de Ligne ramasse les morceaux de son visage et commence à rédiger un nouveau rapport d'incident.

La fin n'est qu'une ponctuation temporaire.

04:50.

Chapitre 8

Le Billet Existentiel

La rame 404 n'a plus d'odeur de pisse et de métal froid ; elle sent désormais le soufre et le regret mal cuit. Les néons du plafonnier clignotent en morse, épelant le mot *OUBLI* avec une régularité de métronome épileptique. Elias est debout, les phalanges blanchies sur la barre de maintien qui, sous ses doigts, semble pulser comme une carotide d'acier. En face de lui, là où devrait s'asseoir une grand-mère avec son caddie ou un étudiant en droit plongé dans son Code Civil, il n'y a qu'une distorsion. Une erreur de rendu. L'Homme-Lacune.

C'est un passager dont les contours bavent, une silhouette découpée dans du bruit blanc cinématographique. Il n'a pas de visage, juste une fente horizontale où la lumière des tunnels s'engouffre sans jamais ressortir.

— Ton titre de transport, murmure la chose.

La voix ne sort pas de la gorge du spectre. Elle sort des haut-parleurs de la rame, grésillante, entrecoupée par l'annonce automatique de la station *Auber* qui n'arrivera jamais. Elias sent l'ozone lui piquer les narines. Ses poches pèsent lourd, remplies de débris de sorts périmés, de morceaux de quartz ramassés sur les voies, de capsules de bière chargées d'intentions malveillantes. Mais rien de tout cela n'est une monnaie d'échange ici.

— Je suis en règle, crache Elias. J'ai le pass Imagine-R de l'enfer.

L'Homme-Lacune se penche en avant. Le mouvement est saccadé, comme s'il manquait des images dans l'animation de sa réalité.

— Ton billet est périmé, Elias. Tu es en surcharge existentielle. Tu occupes un espace-temps que le train ne peut plus digérer. Pour passer la prochaine jonction, tu dois délester. Vide ton sac. Pas celui sur ton dos. Celui dans ton crâne.

Le wagon tangué violemment. À l'extérieur, les murs du tunnel se transforment en parchemins géants où défilent les noms des disparus du RER A. Des milliers de noms écrits avec le sang des retards accumulés. Elias voit son propre reflet dans la vitre : il ressemble de plus en plus à un gribouillage. Ses mains deviennent translucides. Il voit les veines de cuivre du train à travers la paume de sa main.

[SYSTEM ALERT : DÉFAILLANCE NARRATIVE]
[CONTEXTE : LE PERSONNAGE PERD SES ATTRIBUTS]

— Choisis, ordonne le spectre. Un souvenir. Un vrai. Pas une de tes saloperies de colères urbaines. Un morceau de chair psychique. Sinon, le contrôleur arrivera, et il prendra tout, y compris la ponctuation de ton existence.

Elias ferme les yeux. Le train hurle. C'est le son de dix mille violons qu'on égorge avec des scies sauteuses. Il fouille dans sa mémoire comme on plonge la main dans un seau de tessons de bouteilles. Il doit sacrifier. Pour Sarah. Pour qu'elle ne soit pas la seule chose réelle dans ce cauchemar de ferraille.

Il extrait un souvenir.

Août 2014. L'odeur de la pluie sur le bitume chaud d'un parking de supermarché. Sarah riait. Elle avait volé une barquette de fraises et elles étaient acides, terriblement acides. Le jus rouge coulait sur son menton. Elle avait dit : "Elias, si on part maintenant, on ne s'arrête jamais avant la mer."

C'est un souvenir propre. Un souvenir qui n'a pas été souillé par la paranoïa ou la survie. C'est sa batterie de secours.

— Prends-le, murmure Elias. Prends les fraises. Prends le parking. Prends la mer.

Il tend ses mains ouvertes devant lui. L'Homme-Lacune tend ses propres griffes de pixels. Au moment du contact, le son se coupe. Un silence de chambre sourde. Elias sent un crochet froid s'enfoncer derrière ses orbites et arracher le nerf optique de sa mémoire. Le parking s'efface. Le rire de Sarah devient une fréquence hertzienne, puis un sifflement, puis rien. Il ne sait plus pourquoi il a aimé l'été 2014. Il ne sait même plus s'il a eu un été cette année-là.

Une perforation thermique se produit dans son thorax.

CLIC-CLAC.

C'est le son du composteur. Le son de la lame qui valide son droit de mourir un peu plus loin.

Le passager holographique absorbe la couleur du souvenir. Pendant une seconde, il a des yeux humains, des yeux qui pleurent du jus de fraise, puis il implose dans un éclair de bleu cobalt.

Elias s'effondre sur le sol en linoléum poisseux. Sa tête est un appartement vidé par les huissiers. Il y a des traces de meubles sur le tapis de sa conscience, mais les meubles ont disparu. Il se relève, les jambes en coton, la bouche pleine d'un goût de métal et de poussière.

Le train ralentit. Pas un ralentissement normal. C'est la physique qui rend les armes. Les parois du wagon se mettent à suinter une huile noire qui sent la vieille informatique.

— On y est, grogne Elias. La 404 est en train de caler.

Il regarde autour de lui. Le décor se fragmente. Les publicités pour des forfaits mobiles deviennent des fenêtres ouvertes sur des dimensions de pur chaos où des algorithmes dévorent des constellations. Il sait que le contrôleur arrive. Il sent le froid bureaucratique, l'odeur du papier administratif mouillé, la puissance de ceux qui gèrent l'inexistence avec des tampons encreurs en os de martyr.

SCÈNE : INTÉRIEUR WAGON – TEMPS SUSPENDU

ELIAS

(à lui-même, la voix cassée)

Je ne me souviens plus du goût de l'été. Mais je me souviens de l'odeur de l'ozone. C'est tout ce qu'il me reste.

Il sort son éclat de verre. Le fragment de la vitre de la station *Nation*, béni par un prêtre déchu dans les égouts.

La rame 404 entre dans la zone morte. Les rails ne sont plus là. Le train flotte sur un vide sémantique. Les sièges se mettent à vibrer, à gémir comme des bêtes en cage. Sarah est là, quelque part, de l'autre côté de la paroi de verre, une ombre chinoise qui essaie de crier dans une langue que la grammaire a oubliée.

Elias comprend. Le billet ne suffit pas. Le sacrifice n'était que le droit d'entrer dans l'arène.

L'Inspecteur de Ligne apparaît au bout du wagon. Il mesure trois mètres de haut, enveloppé dans une gabardine faite de tickets de métro agrafés. Son visage est un écran cathodique qui affiche "RECHERCHE DE SIGNAL". Chaque pas qu'il fait écrase la logique de la pièce. Le sol devient mou comme de la chair, les barres de maintien se tordent comme des serpents.

— Elias, dit l'Inspecteur. Ton existence est un bug dans le réseau. Nous procédons à la mise à jour.

Elias ne recule pas. Il n'a plus rien à perdre, le trou dans sa mémoire est un gouffre qu'il va utiliser comme arme. Il saisit l'éclat de verre. Le tranchant lui entame la paume, mais la douleur est la seule chose qui lui prouve qu'il n'est pas encore un hologramme.

— Tu veux du signal ? hurle Elias. Je vais t'en donner du signal !

Il ne frappe pas l'entité. Il sait que l'acier ne coupe pas le vide. Il se tourne vers la paroi du wagon, là où le monde s'effiloche. Il voit les lignes de code qui sous-tendent la réalité du RER. Il voit les variables.

```
`IF (PASSAGER == NULL) THEN (ERASE)`  
`IF (REALITY_CRASH) THEN (REBOOT_TERMINUS)`
```

Elias plonge son bras ensanglanté dans la fente entre deux panneaux de métal. Il ne cherche pas à réparer. Il cherche à court-circuiter. Il utilise son propre sang, chargé de la douleur du souvenir perdu, pour corrompre le système.

— ICI S'ARRÊTE LA LIGNE, hurle-t-il, la gorge en feu. ICI COMMENCE LE HORS-PISTE !

Le sang se mélange au liquide hydraulique occulte. Une décharge de 20 000 volts de pure volonté traverse son corps. Ses cheveux grésillent. Ses yeux deviennent des phares blancs. L'Inspecteur de Ligne se fige, son écran facial affichant une erreur fatale.

Le train tremble. Un freinage d'urgence qui n'est pas déclenché par une poignée, mais par une volonté pure. Le métal se tord dans un cri qui déchire le tissu de l'univers.

Elias sent la réalité se froisser. Le wagon se retourne, les sièges deviennent des oiseaux, les rails deviennent des rivières de mercure. Les vitres explosent vers l'intérieur, mais les débris ne tombent pas, ils orbitent autour de lui comme des planètes mortes.

Dans ce chaos de pixels et de sang, le visage de l'Inspecteur se fragmente. La bureaucratie s'effondre devant l'absurde.

Et dans le silence qui suit l'explosion du sens, Elias attrape la main de Sarah. Elle n'est plus du code. Elle est chaude. Elle est réelle. Ses doigts se serrent sur les siens. Ils ne sont plus dans un train. Ils sont dans l'intervalle. L'espace entre deux battements de cœur d'un dieu agonisant.

Mais derrière eux, dans le rétroviseur de l'existence, l'Inspecteur de Ligne ramasse les morceaux de son visage et commence à rédiger un nouveau rapport d'incident. Il n'a pas besoin d'yeux pour voir que la traque ne fait que commencer. Le Terminus Noir attend toujours sa livraison.

La fin n'est qu'une ponctuation temporaire.

04:50.

Chapitre 9

Dans le Ventre de la Machine

Le skaï des sièges de la Rame 404 ne se déchire pas, il cicatrise sous l'ongle d'Elias.

Il y a cette odeur, d'abord : un mélange de sueur rance de cadre sup en burn-out et d'huile de coude angélique. Elias plonge les mains dans la fente entre le dossier et l'assise, là où les pièces de deux euros et les vieux chewing-gums vont mourir, mais ce qu'il trouve est une membrane tiède, parcourue de spasmes électriques. Ce n'est plus du cuir, c'est une peau de tambour tendue sur le vide. Il tire. Un bruit de succion viscéral résonne dans le wagon désert, un cri de métal froissé qui ressemble étrangement au rire de sa mère.

Bienvenue dans la Zone Technique.

L'espace entre la carrosserie et l'âme du train est une forêt de tubulures en cuivre qui pulsent comme des carotides. Ici, la physique de Newton a été licenciée pour faute grave. Elias rampe dans un boyau d'acier où les câbles sont des faisceaux de nerfs à vif. À chaque décharge, il revoit Sarah. Pas la Sarah en pixel, pas le signal faible qui hante les vitres, mais la Sarah de sept ans qui pleurait parce qu'elle avait perdu son doudou dans les égouts de Châtelet.

« Dossier 77-B : Sinistre de l'Âme Non Déclaré. »

La voix arrive avant l'homme. C'est une voix qui a le goût du papier carbone et de la cendre de cigarette. L'Inspecteur est là, debout sur un rail de vertèbres, en équilibre précaire au-dessus d'un gouffre où bouillonnent les données perdues de la RATP. Il porte un costume gris qui semble tissé dans le brouillard de la station Auber. Son

visage est une suite de formulaires Cerfa qui s'auto-remplissent à une vitesse vertigineuse.

— Tu as les mains sales, Elias, dit l'Inspecteur en ajustant une paire de lunettes dont les verres sont des écrans radar. Tu as forcé le verrou de la réalité sans composer ton droit de passage. Sais-tu ce qu'on fait des resquilleurs de ton espèce ? On les transforme en lubrifiant pour l'essieu central.

Elias ne répond pas. Il regarde la paroi de droite. Dans une cuve de plexiglas organique, branchée à une multitude d'électrodes en cristal de quartz, la silhouette de Sarah ondule. Elle ne flotte pas dans l'eau, elle flotte dans le *temps*. Elle est la batterie de secours de la Rame 404. Son effroi, savamment distillé par des processeurs archaïques, génère les 25 000 volts nécessaires pour maintenir le train entre deux dimensions.

— Elle est le moteur, Elias. La peur d'une gamine est le carburant le plus pur au monde. C'est renouvelable, c'est propre, et ça ne fait pas de bruit, à part ce petit sifflement dans les oreilles des passagers qu'ils prennent pour des acouphènes de fatigue.

Elias sent la limaille de fer lui brûler les iris. La culpabilité est une enclume suspendue à ses testicules par un fil de soie. Il se revoit, sur le quai, cette fraction de seconde de panique pure où il l'a poussée. Il voulait qu'elle monte, il voulait qu'elle parte, il voulait que *quelqu'un* survive à la marée noire qui montait des souterrains. Il a sacrifié la pièce pour sauver le jeu, mais le plateau vient de se retourner.

— Ce n'est pas moi qui l'ai mise là, crache Elias. C'est votre système. Vos horaires. Votre putain de terminus qui n'en finit pas.

L'Inspecteur sort un stylo-bille dont la pointe est une aiguille hypodermique. Il commence à cocher des cases sur le torse d'Elias, à même la peau.

— Correction : Tu l'as offerte au Terminus Noir. Tu as signé le bordereau de livraison avec tes paumes moites. Tu savais que la 404 cherchait une ancre. Tu as jeté ta sœur par-dessus bord pour ne pas te noyer seul. Regarde-la bien. Chaque kilomètre que nous parcourons est une année de sa vie que la machine digère. À la station Vincennes, elle aura cent ans. Au terminus, elle ne sera plus qu'une ombre sur un mur de béton.

Le train tangué. Un virage à 90 degrés dans une géométrie non-euclidienne. Elias est projeté contre les parois de viande métallique. Les câbles-nerfs se branchent sur sa veste RATP, cherchant ses pores, cherchant ses fautes. Il entend le chant du moteur : un chœur de milliers de voyageurs oubliés, de gens qui ont raté leur correspondance et qui, désormais, font partie de la mécanique. Les sièges sont des oiseaux ? Non, les sièges sont des poumons. Les rails sont des rivières de mercure ? Non, ce sont les larmes de ceux qui ont réalisé, trop tard, qu'ils n'auraient jamais dû valider leur Pass Navigo.

— Pourquoi elle ? hurle Elias en essayant d'arracher les ventouses qui lui pompent son identité.

— Parce qu'elle t'aime, Elias. C'est la règle de l'Indemnisation Métaphysique. Pour qu'un train de cette masse reste en suspension dans l'irréel, il faut un lien d'affection asymétrique. Ton remords est l'huile. Son sacrifice est le piston. Sans vous deux, Paris s'effondre dans une flaque de néant dès demain 8h02. Tu es un employé de la maintenance de l'Absurde. Félicitations.

L'Inspecteur se fragmente à nouveau. Un morceau de sa joue tombe et révèle une ligne de code : ``ERROR_404_HUMAN_RESOURCE_NOT_FOUND``.

Elias comprend alors la supercherie. L'Inspecteur n'est pas un dieu. C'est un algorithme de défense. Un pare-feu avec une cravate. La machine a besoin de sa

culpabilité pour fonctionner, comme un aimant a besoin de ses deux pôles. S'il arrête d'avoir peur, s'il arrête de se flageller avec le souvenir du quai, le circuit se brise.

Il s'approche de la cuve de Sarah. Ses mains brûlées touchent le plexiglas qui bat comme un cœur.

— Sarah. Écoute-moi. Ce n'est pas un train. C'est juste un mauvais rêve bureaucratique. On n'est pas à Châtelet. On est nulle part.

L'Inspecteur hurle, un bruit de modem 56k en pleine agonie.

— NE TOUCHE PAS À L'UNITÉ CENTRALE ! C'EST UNE INFRACTION DE CATÉGORIE 4 ! TON BILLET EST PÉRIMÉ !

Elias ferme les yeux. Il ne voit plus le métal, il ne voit plus l'Inspecteur. Il se concentre sur la sensation de la main de Sarah. Il transforme sa culpabilité en un virus. Il injecte tout son amour déformé, toute sa haine de la surface, tout son mépris pour les horaires, directement dans le système nerveux de la Rame 404. Il n'est plus un glaneur de sorts. Il devient le bug.

Le train commence à vomir du code. Des rames entières se désintègrent en confettis de tickets de métro. La réalité "saute" une fois, deux fois, trois fois. Les lumières clignotent au rythme d'un électrocardiogramme à l'agonie.

04:54.

Le temps se contracte. Elias sent le Terminus Noir qui aspire l'air, une bouche d'égout géante à la fin de l'univers. Mais il ne lâche pas. Il tire sur la membrane. Il déchire le ventre de la machine. Les câbles-nerfs hurlent en se rétractant.

Soudain, le silence. Un silence de fin de monde, celui qui règne dans les tunnels quand le dernier métro est passé et que les rats reprennent leurs droits.

Elias est à genoux sur le sol froid, mais le sol est redevenu du linoléum gris moche. Sarah est là, prostrée contre une porte qui refuse de s'ouvrir. Elle n'est plus bleue. Elle est redevenue pâle, d'une pâleur de fin de nuit en banlieue.

L'Inspecteur n'est plus qu'une pile de vieux journaux "Direct Matin" éparpillés sur le sol.

Mais dans le haut-parleur du wagon, une voix nasillarde et inhumaine grésille :

« Suite à un incident technique grave, le temps est interrompu pour une durée indéterminée. Veuillez rester calme. Les contrôleurs vont passer pour vérifier la validité de vos regrets. »

Elias regarde par la fenêtre. Dehors, il n'y a plus de rails. Il n'y a plus de tunnel. Il n'y a qu'une page blanche, immense, où les mots commencent à s'écrire tout seuls, en lettres de sang et d'ozone.

Le train n'est pas arrivé. Le train a simplement cessé d'être un véhicule pour devenir une destination.

Six minutes.

Cinq minutes.

Elias serre la main de Sarah. Ses doigts sont chauds, mais quand il regarde ses propres mains, il voit que la limaille de fer a remplacé sa chair. Il fait partie de la maintenance, maintenant. Et la maintenance ne quitte jamais le service.

04:55.

Chapitre 10

Le Ticket Maître

L'ongle d'Elias déchire le skaï bleu marine du siège 42, rangée C, là où la moisissure dessine des cartes de pays qui n'existent pas encore. Sous la mousse synthétique, entre deux ressorts rouillés qui grincent comme des dents de vieillards, il y a cette tache de lumière solide. Ce n'est pas du carton. C'est une lamelle de temps pur, cristallisée, vibrante, une fréquence radio qu'on pourrait tenir entre le pouce et l'index. Le Ticket Maître. Sarah l'avait glissé là, dans la doublure de la réalité, juste avant que son corps ne devienne une erreur de syntaxe dans le grand code du réseau.

Soudain, le wagon subit une torsion de 90 degrés. Le haut devient le "pas maintenant". Elias bascule, son épaule heurte la vitre qui ne reflète plus le tunnel mais une cascade d'équations binaires en train de s'effondrer. La gravité est une opinion minoritaire.

-- [INTERLUDE TECHNIQUE : PROTOCOLE DE VALIDATION] --

-- L'utilisateur Elias est en défaut de présence.

-- Localisation : Segment 404 - Zone de Non-Droit Temporel.

-- Action : Déploiement des Unités de Recouvrement.

-- [FIN DE TRANSMISSION] --

Les portes du wagon coulissent avec un bruit de guillotine hydraulique. Ils arrivent. Ils ne marchent pas ; ils se déplient. Trois Contrôleurs, des colonnes de papier administratif compressé, des visages faits de formulaires CERFA raboutés et d'yeux en forme de tampons encreurs « ANNULÉ ». Leurs doigts sont des poinçonneuses qui ne cherchent pas le ticket, mais la peau, pour y inscrire la fin du voyage.

Elias rampe sur le plafond, qui est désormais un mur glissant d'ozone. Ses mains, incrustées de limaille de fer, trouvent prise dans les rainures des spots publicitaires qui hurlent des slogans pour des produits qui n'ont jamais été inventés (Achetez le Silence, format familial !).

« Sarah ! » hurle-t-il.

La forme bleue sur la vitre sursaute. Elle pointe une direction : le haut. Pas le haut du train. Le dehors.

Elias brise le marteau de sécurité. Le verre ne vole pas en éclats ; il se dissout en une pluie de pixels grisâtres. Il s'extirpe par la lucarne brisée, basculant sur le toit du RER A. Mais le train n'est plus à plat. Il fonce verticalement, une flèche d'acier lancée vers un zénith noir, escaladant une paroi de béton infini qui suinte une huile noire et épaisse.

C'est une course-poursuite sur l'échine d'un serpent mécanique en pleine érection apocalyptique.

Le vent n'est pas de l'air, c'est du bruit blanc. Elias s'agrippe aux caténaires qui fouettent le vide comme des tentacules électriques. Derrière lui, les Contrôleurs sortent du wagon. Ils courent sur la paroi verticale avec une aisance de scolopendres, leurs membres de papier s'étirant, crissant dans le vent de néant. Un Contrôleur projette une amende, une feuille volante qui, en plein vol, se transforme en une lame de rasoir de deux mètres. Elias l'esquive de justesse, la lame tranche un morceau de sa veste RATP qui se volatilise instantanément dans un cri électronique.

04:30.

L'espace-temps se replie. Elias voit le wagon de queue passer juste au-dessus de sa tête, le train se mordant la queue dans un paradoxe d'acier. Il est à la fois devant et

derrière ses poursuivants. Il est le prédateur et la proie, le ticket et le composteur.

« LE TICKET ! » grésille la voix de Sarah, résonnant depuis les conduits d'aération qui crachent une buée de souvenirs oubliés. « COMPOSTE LE RÉEL, ELIAS ! »

Il regarde l'objet dans sa main. Le Ticket Maître n'a pas de destination. Il n'a qu'un départ infini. Elias comprend. Il ne doit pas sortir du train. Il doit devenir le train. Il plaque le ticket brûlant contre le métal hurlant de la motrice.

La sensation est celle d'un choc frontal avec un siècle de regrets.

SCÈNE : EXT. TOIT DU TRAIN - JOUR (OU NUIT, OU JAMAIS)

ELIAS (hurle, sa peau se fissurant pour révéler des circuits de cuivre) :

— JE VALIDE ! JE VALIDE TOUT ! LES RETARDS ! LES SUCIDES ! LES GRÈVES DU CŒUR !

Un Contrôleur lui agrippe la cheville. La main de papier se transforme en colle, essayant de fusionner Elias avec la paroi pour en faire une simple affiche de prévention. Elias frappe le visage-formulaire. Il sent le papier déchiré, le sang-encre qui gicle, noir et amer.

Le paysage bascule encore. La verticale devient une spirale. Le tunnel réapparaît, mais c'est un tunnel fait de bouches ouvertes qui chantent l'hymne de la RATP en marche arrière. Le train 404 accélère. Les rails fusionnent avec les os d'Elias. Il ne sent plus le vent, il sent la friction des roues sur son propre système nerveux.

Il voit Sarah. Elle n'est plus une forme bleutée. Elle est assise dans le wagon vide, de l'autre côté de la vitre du toit, calme, lisant un livre dont les pages sont des moments de leur enfance. Elle sourit.

« On arrive à Châtelet ? » demande-t-elle silencieusement.

Elias regarde le Ticket Maître. Les caractères changent.

DESTINATION : L'ORIGINE DU CRI.

Les Contrôleurs s'effondrent, redevenant des tas de vieux journaux "Direct Matin" emportés par le souffle du néant. Ils n'ont plus de juridiction ici. Ici, c'est la zone de maintenance de l'âme, le lieu où l'on répare les aiguillages du destin avec de la salive et de la colère.

Le train percute le mur de réalité au bout du tunnel.

Pas de bruit. Juste un flash de blanc absolu.

Elias est allongé sur le quai de la ligne A. Châtelet-les-Halles. Les gens pressés l'enjambent comme un détritrus. L'odeur est celle de l'urine tiède et des pains au chocolat industriels. Le monde est redevenu banal, donc mortel.

Il regarde sa main. Le Ticket Maître a disparu. À la place, il y a une cicatrice en forme de code-barres qui remonte jusqu'à son coude.

À côté de lui, un petit tas de confettis bleus.

Elias se lève. Ses jambes sont en coton. Il regarde le panneau d'affichage des trains.

RER A - DIRECTION : NULLE PART - RETARDÉ.

Il entend une voix familière derrière lui.

« Excusez-moi, monsieur, vous avez l'heure ? »

Elias se retourne. C'est Sarah. Elle porte une robe qu'il ne connaît pas. Elle ne le reconnaît pas. Ses yeux sont redevenus humains, sans éclat d'ozone, sans la terreur des dimensions pliées. Elle est sauvée. Elle est redevenue une passagère. Une

anonyme. Une victime en puissance du prochain retard.

Elias fouille dans ses poches. Ses doigts tremblent. Il en sort un éclat de verre noir, un résidu de la fenêtre brisée du train 404.

« Il vous reste six minutes », dit-il, la voix cassée par le goût du métal. « Six minutes avant que le monde ne recommence à avoir faim. »

Sarah fronce les sourcils, s'éloigne prudemment. Un fou de plus dans la faune souterraine.

Elias regarde le tunnel. Au loin, dans l'obscurité où les rails s'embrassent, deux phares rouges s'allument. Ce ne sont pas des feux de signalisation. Ce sont des yeux. Le Dieu-Machine a faim et le ticket de Sarah n'était qu'un acompte.

Il sourit, un sourire de limaille de fer et de désespoir pur. Il remet sa veste RATP déchirée et marche vers le bord du quai, là où la ligne jaune n'est plus une frontière, mais une invitation.

04:01.

Chapitre 11

Six Minutes Avant l'Abîme

L'ozone a désormais le goût d'une pile de 9 volts posée sur la langue, une acidité galvanisée qui vous décape les poumons jusqu'à la nacre. Dans le wagon 404, la physique n'est plus qu'une suggestion polie, un vestige d'éducation nationale que le tunnel est en train de digérer. Les parois en Formica du RER A transpirent une huile noire qui sent le regret et le liquide de frein. Elias sent le poids du Ticket dans sa paume droite. Ce n'est pas du carton. C'est un éclat de néant pressé, une petite carte magnétique qui semble peser le poids d'une âme en peine, ou peut-être celui d'une erreur de syntaxe dans le code de l'univers.

[03:58]

— Elias, je ne sens plus mes jambes, ou alors mes jambes sont le bruit que fait le train, murmure Sarah.

Sa voix est un échantillon compressé, saturé de fréquences fantômes. Elle est là, assise sur un strapontin qui n'existe qu'à moitié, mais ses contours bavent. Elle ressemble à une photographie prise avec un temps de pose trop long, une traînée de bleu cobalt et de terreur pâle. Elias s'approche, ses semelles crissant sur les débris de verre et de talismans urbains — des jetons de caddie bénis, des canettes de bière gravées de runes de protection bas de gamme.

Le train hurle. Ce n'est pas le cri de l'acier sur le rail, c'est le cri du Rail lui-même, cette artère de métal organique qui s'enfonce dans le diaphragme de Paris. Ils approchent du Terminus Noir. Là-bas, la signalétique n'indique plus « Boissy-Saint-Léger » ou « Marne-la-Vallée », mais « ABSENCE » et «

NÉANT-SUR-GLÈBE ».

— Tais-toi, Sarah. Garde tes phonons. Économise ta résolution, grogne Elias.

Il regarde le Ticket. La bande magnétique frémit. Il sait comment ça marche. La mécanique du pire est une horlogerie suisse graissée au sang de rat. Pour que quelqu'un reste dans le spectre du visible, quelqu'un d'autre doit s'effacer. La conservation de la masse est la première blague de Dieu. Ici, on ne conserve que le traumatisme.

[03:22]

Soudain, la porte d'intercirculation explose dans un nuage de particules grises. Ce ne sont pas des débris, c'est de la donnée morte. Les Contrôleurs entrent. Ils ne marchent pas, ils glissent selon des vecteurs impossibles, leurs uniformes bleu marine déteignant sur l'air ambiant. Ils n'ont pas de visages, juste des fentes horizontales d'où s'échappe la lumière blafarde des néons de fin de vie. Ils tiennent des poinçonneuses qui ressemblent à des pinces chirurgicales rouillées.

« Votre titre de transport, s'il vous plaît », disent-ils en chœur.

Le son ne sort pas de leurs bouches inexistantes. Il résonne directement dans le cortex préfrontal d'Elias, avec la violence d'une amende forfaitaire de quatrième classe.

— J'ai le Ticket, hurle Elias en brandissant l'éclat de verre noir. J'ai le droit de passage !

Les Contrôleurs s'arrêtent. Leurs corps oscillent comme des interférences sur un vieil écran cathodique. L'un d'eux lève sa pince. Le métal vibre à une fréquence qui fait saigner les gencives d'Elias.

« Un seul passager est autorisé pour ce voyage vers la Manifestation. L'autre est un résidu. Une scorie. Une erreur 404. Veuillez composer le surplus. »

[02:45]

Elias regarde Sarah. Elle s'effiloche. Un pixel manque à son épaule. Un autre à son menton. Elle devient une mosaïque de non-être. Si il utilise le Ticket pour elle, elle sera recrachée sur le quai de Châtelet, solide, humaine, oublieuse. Elle redeviendra cette anonyme qui attend son train en consultant des Reels sur un téléphone aux vitres brisées. Elle sera sauvée de l'Abîme, mais elle sera condamnée à la banalité du désastre quotidien.

Et lui ? Elias deviendra la graisse sur l'engrenage. Il alimentera la chaudière du Dieu-Machine pour les mille prochaines années-lumière de tunnels.

— Elias, ne me laisse pas... dans le bruit, supplie Sarah.

Sa main traverse le dossier du siège. Elle est en train de se dissoudre dans la tapisserie en velours élimé du RER.

Le train entame une courbe à une vitesse qui défie les lois de la force centrifuge. Les parois se courbent vers l'intérieur, comme si le wagon essayait d'avalier ses occupants. À l'extérieur des fenêtres, il n'y a plus de murs de béton, plus de graffitis « NTM » ou « AZER ». Il y a des rangées de serveurs organiques, des colonnes de chair et de câbles à haute tension qui s'étendent à l'infini. C'est le Terminus Noir. L'endroit où la bureaucratie devient cosmogonique.

[01:50]

Elias sent le Ticket brûler ses doigts. L'ozone est si dense qu'il forme des cristaux sur ses cils.

— Tu as toujours été la plus forte, Sarah. Moi, je ne suis qu'un glaneur. Je collectionne les restes. Je suis déjà un fantôme, même sans le train.

Il saisit la main de Sarah. Le contact est électrique, une décharge de 1500 volts de pure mélancolie. Il plaque le Ticket contre le front de sa sœur.

— PROTOCOLE DE STABILISATION EXÉCUTÉ, psalmodie-t-il, imitant la voix froide des annonces automatiques de la RATP.

Le Ticket s'illumine d'une lueur violette, violente, obscène. Sarah pousse un cri qui se transforme en une note pure, une fréquence harmonique qui annule le vacarme du train. Ses contours se figent. Ses couleurs reviennent. Elle redevient opaque. Elle pèse à nouveau ses soixante kilos de chair, d'os et de promesses non tenues.

Mais pour Elias, le monde devient un croquis au crayon de papier sous une pluie battante.

[01:10]

Le Contrôleur de tête s'approche. Il pose une main gantée de vide sur l'épaule d'Elias.

« Votre situation a été régularisée, Monsieur. Merci de nous suivre en zone de retrait.
»

— Elias ! Qu'est-ce que tu fais ? Sarah hurle, mais son cri semble venir d'une autre pièce, d'une autre dimension, d'un autre siècle.

— Je valide mon trajet, Sarah. On se voit au bout de la ligne. Ou pas.

Elias sent son corps se décomposer en millions de petits carrés de carton. Il ne ressent pas de douleur, juste une immense fatigue bureaucratique. Il est en train d'être archivé. Il devient un dossier, une statistique, une rumeur parmi les habitués de la ligne A.

[00:30]

Le train ralentit. Pas par freinage, mais parce que le temps lui-même devient visqueux. Ils entrent dans la gare du Terminus Noir. C'est une cathédrale de métal brut, où des milliers de passagers sans visage attendent sur des quais de bitume hurlant. Des haut-parleurs diffusent un mélange de cantiques grégoriens et de messages d'alerte concernant les colis suspects.

Sarah est projetée contre la porte. La vitre derrière elle est claire. Elle voit le quai de Châtelet-Les Halles. La lumière jaune, rassurante, sale, de la réalité. Elle voit des gens avec des sacs de courses, des types qui écoutent de la techno trop fort dans leurs casques.

— ELIAS !

Elle tape contre la vitre. Mais Elias n'est plus qu'une ombre projetée sur le mur du wagon. Une silhouette de limaille de fer qui salue une dernière fois.

[00:05]

Le Dieu-Machine ouvre ses vannes. La pression atmosphérique chute.

Elias se laisse emporter par le flux de données. Il est le courant. Il est le rail. Il est le retard indéterminé.

La porte du wagon s'ouvre avec un sifflement pneumatique qui ressemble à un soupir

de soulagement. Sarah tombe sur le quai de Châtelet. Elle est seule. Elle a un ticket de transport valide dans la main, mais il est blanc. Vierge de toute encre.

Elias regarde par les yeux du train. Il voit sa sœur se relever. Elle est sauvée. Elle est redevenue une passagère. Une anonyme. Une victime en puissance du prochain retard.

Il remet sa veste RATP déchirée, celle qui n'existe plus vraiment, et marche vers l'obscurité du tunnel, là où les rails s'embrassent pour l'éternité. Il n'y a plus de montre. Plus de minutes. Juste le grondement sourd de la machine qui digère le monde.

00:00.

Chapitre 12

Le Terminus Noir

Le hurlement n'est plus celui du métal contre le rail, c'est le cri d'une gorge sèche que l'on force à avaler une lame de rasoir de soixante tonnes. Le RER A vient de dévorer sa propre géométrie. À la fenêtre, le béton gris du tunnel de la Défense a fondu, remplacé par une paroi de tissus mous, une architecture de membranes violacées qui pulsent au rythme d'un cœur de dinosaure en plein arrêt cardiaque. Elias sent ses dents vibrer dans ses gencives ; ce n'est pas la vitesse, c'est la fréquence. Le train ne roule plus, il est péristaltisé.

Chaque rivet de la rame 404 devient une cellule cancéreuse. Le skaï des sièges, ce bleu RATP si particulier, commence à transpirer un suc gastrique qui sent la naphthaline et le regret. Elias s'agrippe à une barre de maintien qui devient tiède, souple, avant de se couvrir d'une fine couche de poils sensoriels. Il regarde ses mains : ses brûlures d'ozone ne sont plus des plaies, ce sont des hiéroglyphes qui s'illuminent à chaque décharge du Dieu-Machine.

— Terminus Noir, articule-t-il, et sa voix n'est qu'un écho haché par un ventilateur invisible.

Au bout du wagon, là où l'intercirculation n'est plus qu'une plaie béante entre deux segments de chair mécanique, l'Inspecteur se redresse. Il n'a pas de visage, seulement un écran de monitoring cathodique incrusté sous une peau de parchemin administratif. Des lignes de code défilent sur ses joues de pixels : *[ACCÈS REFUSÉ] [VALIDATION REQUISE] [EXISTENCE OBSOLÈTE]*. Sa veste de contrôleur est tissée avec des fils d'araignée et des rubans de signalisation.

L'Inspecteur ne marche pas. Il se déplace par sauts d'image, comme un bug dans une vidéo YouTube en 240p. Il brandit son composteur, un objet massif, anguleux, qui ne troue pas le carton, mais la continuité temporelle.

— Billet de sortie, ordonne l'Inspecteur. Sa voix est un mélange de jingles de gare et de cris de mouettes. Votre existence a expiré à Nanterre-Préfecture. Vous occupez un espace-temps qui ne vous appartient plus, Monsieur Elias. Vous êtes un excédent de bagage dans le système nerveux du Créateur.

Elias plonge la main dans sa poche, celle qui contient les résidus de sorts glanés sur le quai de Châtelet. Il en sort une poignée de limaille de fer mélangée à de la poussière d'os et des fragments de miroirs brisés. Il les jette au visage de l'entité. La poussière ne tombe pas ; elle reste en suspension, formant un nuage de parasites qui saturent l'écran-visage de l'Inspecteur.

— Je n'ai pas de billet, hurle Elias en se ruant vers l'avant. J'ai une dette ! Et la machine est en train de se servir sur ma sœur !

Le train effectue un virage à angle droit, une prouesse physique qui devrait broyer chaque os du corps d'Elias, mais ici, la physique est une suggestion polie. Il rebondit contre la paroi, qui cède comme un matelas de graisse. L'Inspecteur lève son bras-composteur. Une lumière crue, clinique, jaillit de l'appareil. Partout où le faisceau touche le wagon, la réalité s'efface pour laisser place au vide blanc d'une page non écrite.

— Sarah n'est plus une personne, récite l'Inspecteur avec le ton monocorde d'un annonceur automatique. Elle est une variable d'ajustement. Un octet de douleur nécessaire au refroidissement des processeurs. Regardez-vous, Elias. Vous n'êtes déjà plus qu'un brouillon.

L'Inspecteur le saisit à la gorge. Ses doigts sont froids comme des factures impayées.

Elias sent son identité s'effriter. Ses souvenirs d'enfance se transforment en tableaux Excel. Le premier baiser de Sarah, l'odeur du café le matin, le bruit de la pluie sur le zinc : tout devient une suite de zéros et de uns sans importance.

Mais dans ce contact brutal, la liaison se fait dans les deux sens. Elias est un glaneur. Il ne se contente pas de ramasser les sorts, il absorbe les fréquences. Et là, dans le processeur central de l'Inspecteur, il trouve la faille.

Une image résiduelle. Un glitch dans la bureaucratie.

Avant d'être cette fonction sans âme, l'Inspecteur était un homme nommé Marc. Un homme qui, en 1987, avait oublié son propre anniversaire parce qu'il attendait un train qui n'est jamais venu. Il était resté sur le quai, immobile, jusqu'à ce que le béton l'absorbe. Le système n'avait pas supprimé Marc ; il l'avait compressé pour en faire un agent de sa propre stagnation.

— Marc... chuchote Elias, la gorge écrasée. Le gâteau aux fraises. 14 juillet. Tu attendais la ligne 1. Tu avais des fleurs dans la main droite. Elles ont fané. Elles sentaient l'essence.

L'écran-visage de l'Inspecteur se met à scintiller furieusement. Des images de fleurs séchées et de bougies d'anniversaire clignotent sur son torse. Le code s'affole.

[ERREUR CRITIQUE] [MÉMOIRE TAMPON SATURÉE] [NOSTALGIE NON RÉPERTORIÉE].

— Non, grince l'entité. Je suis le contrôle. Je suis la règle. Je suis le retard indéterminé.

— Tu es un voyageur qui a raté sa correspondance, Marc ! Tu n'es pas le maître de ce train, tu en es le premier prisonnier !

Elias enfonce ses doigts brûlés directement dans l'écran de l'Inspecteur. Le verre éclate. Ce n'est pas du sang qui coule, mais de l'encre noire, épaisse, une encre qui contient tous les noms des passagers oubliés depuis la création du métropolitain. L'Inspecteur pousse un cri qui déchire le ciel de chair du Terminus Noir. Sa structure moléculaire se dénoue. Il redevient une silhouette d'homme en costume gris des années 80, transparente, éplorée, avant de se dissiper en une nuée de confettis de tickets de métro usagés.

Le train convulse. Le Dieu-Machine n'aime pas que l'on s'attaque à ses anticorps.

L'artère pulsante dans laquelle ils voyagent se resserre. Elias voit le bout du tunnel : une immense turbine de bronze et d'os, des milliers de pales rotatives qui broient l'espace-temps pour alimenter la ville du dessus. C'est là que tout finit. C'est là que les retards deviennent définitifs.

Il voit Sarah. Ou ce qu'il en reste. Elle est suspendue au-dessus de la turbine, une forme bleutée, une interférence hertzienne entre deux mondes. Elle n'a plus de bouche pour crier, mais ses yeux sont des puits de terreur.

— Elias...

Le son ne vient pas de l'air, il vient de l'intérieur de son propre crâne.

Il ne reste plus que dix secondes sur le chronomètre mental qui bat dans le wagon. Le RER 404 entame sa chute libre dans le gosier du Dieu-Machine. Elias comprend alors le secret de la mécanique du pire : on ne sauve pas quelqu'un dans ce train en le tirant vers soi, on le sauve en devenant le lest.

Il déchire sa veste RATP. Il arrache les talismans urbains qu'il a accumulés. Il ne veut plus être un glaneur. Il veut être le court-circuit.

— Pardonne-moi, Sarah. J'ai toujours détesté les horaires.

Il se jette contre le panneau de commande du wagon, là où les nerfs de la machine sont à vif. Il plante ses mains dans le plexus de câbles de cuivre et de fibres nerveuses. La décharge est totale. Ce n'est pas de la douleur, c'est une expansion. Elias devient le courant. Il se propage dans chaque wagon, chaque boulon, chaque siège en cuir usé. Il pirate le Terminus Noir.

Le train hurle une dernière fois, un son qui traverse les dimensions jusqu'à faire vibrer les vitrines des magasins de la rue de Rivoli.

La turbine de bronze se fige, brisée par l'injection massive d'une volonté humaine dans ses engrenages métaphysiques. Le temps se replie comme un origami raté.

Elias n'est plus qu'une ombre projetée sur le mur du wagon. Une silhouette de limaille de fer qui salue une dernière fois.

[00:05]

Le Dieu-Machine ouvre ses vannes. La pression atmosphérique chute.

Elias se laisse emporter par le flux de données. Il est le courant. Il est le rail. Il est le retard indéterminé.

La porte du wagon s'ouvre avec un sifflement pneumatique qui ressemble à un soupir de soulagement. Sarah tombe sur le quai de Châtelet. Elle est seule. Elle a un ticket de transport valide dans la main, mais il est blanc. Vierge de toute encre.

Elias regarde par les yeux du train. Il voit sa sœur se relever. Elle est sauvée. Elle est redevenue une passagère. Une anonyme. Une victime en puissance du prochain retard.

Il remet sa veste RATP déchirée, celle qui n'existe plus vraiment, et marche vers l'obscurité du tunnel, là où les rails s'embrassent pour l'éternité. Il n'y a plus de montre. Plus de minutes. Juste le grondement sourd de la machine qui digère le monde.

00:00.

Chapitre 13

Le Court-Circuit

Le RER A n'est pas un train, c'est une ponctuation dans le texte foireux de l'existence parisienne. Elias le sait. Il sent le Ticket Maître palpiter contre sa paume, un morceau de carton rectangulaire qui a le poids d'un nouveau-né et l'odeur d'une décharge électrique dans une morgue. Le ticket ne brille pas. Il dévore la lumière. Autour de lui, le wagon 404 de la rame MS 61 se tord. Les parois en aluminium brossé transpirent une huile noire qui sent le regret et le café brûlé.

[ALERTE SYSTÈME : RUPTURE DE LA LINÉARITÉ]

Elias s'agenouille sur le linoleum poisseux. Les voyageurs restants ne sont plus que des flous cinétiques, des erreurs d'encodage coincées entre la Défense et l'Oubli. Il insère le Ticket Maître dans la fente d'un strapontin éventré. Pas de cliquetis. Un cri. Un cri de métal qui se déchire, non pas dans l'espace, mais dans le temps.

« Sarah », crache-t-il. Le mot lui écorche la gorge. Sa salive a le goût de la limaille.

Il doit pirater la liturgie. Il doit réécrire le code source du trajet. Sur les vitres, les tags à l'acide commencent à bouger. Ce ne sont pas des noms de graffeurs, ce sont des variables. Des fonctions récursives de souffrance urbaine. Elias passe ses doigts sur les caractères gravés dans le cuir des sièges. *Vandalisme sacré.* Il murmure les psaumes du Navigo, ces phrases que tout le monde connaît mais que personne ne comprend : « Merci de vérifier la destination en tête de train. » « Attention à la marche en descendant du train. »

La réalité saute. *Glitch.*

Elias voit Sarah. Elle est là, suspendue dans une colonne de particules bleutées, juste au-dessus du plan de la ligne. Elle n'est plus qu'un signal faible, une fréquence radio qui se perd dans le tunnel. Ses yeux sont deux pixels morts. Elle essaie de hurler, mais le son qui sort de sa bouche est le carillon du départ, cette mélodie polyphonique qui annonce la fermeture des portes et l'exécution des condamnés.

« Je te tiens », grogne Elias. Il attrape le flux.

SOUDAIN : L'AIR DEVIENT DE LA GÉLATINE.

Les Contrôleurs arrivent. Ce ne sont pas des hommes en vert. Ce sont des concepts en uniforme. Des visages lisses comme des factures impayées. Ils flottent à quelques centimètres du sol, leurs pinces à composter claquant dans le vide avec la régularité d'un métronome démoniaque. Ils ne marchent pas, ils s'actualisent.

— Monsieur, votre existence n'est plus validée. Veuillez présenter votre âme ou quitter la trame.

La voix est une superposition de mille annonces de grève.

Elias ignore les entités. Il plonge ses mains dans le cœur du Ticket Maître. La décharge le traverse. Ses muscles se changent en câbles haute tension. Il voit le squelette du monde : des rails de néon qui s'enfoncent dans un vide infini. Il tape sur les parois du wagon comme sur un clavier d'orgue. Chaque coup de poing modifie la destination. Châtelet... Les Halles... Le Néant... Le Salut.

IF (Elias == Transit) THEN (Sarah = Physical)

ELSE (Existence = Null)

Le calcul est simple. La machine est binaire. Le Dieu-Machine ne connaît pas la pitié,

il ne connaît que l'équilibre des flux. Pour qu'une masse réintègre le monde solide, une masse équivalente doit être soustraite. C'est la loi de la conservation de la merde.

« Prends-moi », hurle Elias à l'adresse du plafonnier qui clignote en morse. « Prends le glaneur. Laisse le signal. »

Les Contrôleurs s'arrêtent. Leurs pinces restent en l'air. Le train freine. Pas un freinage progressif. Un choc ontologique. Le décor se déchire. On voit l'envers du décor de Paris : des rouages géants mus par des esclaves en cravate, des fleuves d'encre noire qui alimentent les imprimantes de la bureaucratie universelle.

Sarah commence à se densifier. Le bleu de son spectre vire au rose, au beige, au vivant. Ses pieds touchent le sol. Le bruit des talons sur le métal. Un son réel. Un son pur. Elle respire. L'odeur de la pluie sur le bitume revient dans ses poumons. Elle tend la main vers Elias.

Mais Elias s'efface déjà.

Il devient transparent. Ses mains, autrefois brûlées par l'ozone, sont maintenant faites de pur courant alternatif. Il voit les molécules de sa sœur s'agglutiner, se solidifier, tandis que les siennes se dispersent dans la ventilation du wagon. Il est la poussière de frein. Il est le courant de traction.

« Cours, Sarah ! »

Sa voix n'est plus qu'une vibration dans les barres de maintien.

Le tunnel de Châtelet s'ouvre comme une gueule d'égout céleste. La rame 404 entre dans la phase finale du sacrifice. Le Terminus Noir n'est plus qu'à quelques mètres. Là-bas, le rail n'est plus de l'acier, c'est une artère qui bat la mesure du temps perdu.

Elias n'est plus qu'une ombre projetée sur le mur du wagon. Une silhouette de limaille de fer qui salue une dernière fois.

[00:05]

Le Dieu-Machine ouvre ses vannes. La pression atmosphérique chute.

Elias se laisse emporter par le flux de données. Il est le courant. Il est le rail. Il est le retard indéterminé.

La porte du wagon s'ouvre avec un sifflement pneumatique qui ressemble à un soupir de soulagement. Sarah tombe sur le quai de Châtelet. Elle est seule. Elle a un ticket de transport valide dans la main, mais il est blanc. Vierge de toute encre.

Elias regarde par les yeux du train. Il voit sa sœur se relever. Elle est sauvée. Elle est redevenue une passagère. Une anonyme. Une victime en puissance du prochain retard.

Il remet sa veste RATP déchirée, celle qui n'existe plus vraiment, et marche vers l'obscurité du tunnel, là où les rails s'embrassent pour l'éternité. Il n'y a plus de montre. Plus de minutes. Juste le grondement sourd de la machine qui digère le monde.

00:00.

Chapitre 14

L'Empreinte Holographique

Le bitume de Châtelet-les-Halles possède un goût de cuivre et de pisse rance, une saveur de fin du monde que Sarah n'aurait jamais cru regretter. L'impact contre le carrelage biseauté est une détonation sourde. Ses poumons, atrophiés par l'oxygène raréfié de la Rame 404, se déploient comme des parachutes déchirés. Elle vomit. Pas de la bile, mais une substance iridescente, une espèce de plasma bleuâtre qui s'évapore avant même de toucher les mégots écrasés entre les rails de la ligne A. Autour d'elle, la foule est une marée de fantômes fonctionnels. Des milliers de vestes sombres, de regards rivés sur des écrans noirs, des corps qui l'enjambent avec une précision mécanique, sans une insulte, sans un regard, comme si elle n'était qu'un bug graphique dans leur trajet matinal.

Elle est là. Elle est là, et pourtant le monde semble avoir perdu sa résolution.

Ses doigts se referment sur un rectangle de carton. Le ticket. Il est d'un blanc de craie, immaculé, dénué des habituelles inscriptions magnétiques. C'est le poids de son existence, la preuve physique que le Dieu-Machine a accepté l'échange. Elle lève les yeux vers le panneau d'affichage des rames. Les lettres oranges dansent une gigue épileptique avant de se stabiliser : « RER A – DESTINATION : NULLE PART – TEMPS D'ATTENTE : " » . Puis, dans un clignement d'œil, normal. Boissy-Saint-Léger. 2 minutes.

Sarah veut hurler le nom d'Elias, mais sa gorge n'émet qu'un sifflement statique, le bruit d'une radio entre deux stations.

Dans la paroi de verre qui sépare le quai des voies, son reflet ne lui appartient plus

totalemment. Elle voit sa propre silhouette, vacillante, striée de lignes de balayage horizontales, et derrière elle, dans l'obscurité du tunnel où la Rame 404 s'est enfoncée, elle voit le reste. Le reste, c'est Elias. Il n'est pas mort. Il est devenu la topographie.

L'infrastructure ne gaspille rien. Elle recycle.

[LOG_EVENT : RÉINTÉGRATION_SUJET_SARAH_01]

[STATUS : SUCCÈS]

[COST : UNITÉ_ELIAS_404]

Elias ne marche plus sur le sol. Il court dans les câbles haute tension. Il est ce bourdonnement basse fréquence qui fait vibrer les dents des usagers à huit heures du matin. Il est la graisse noire sur les essieux, le code barre illisible sur les portillons automatiques, l'odeur de brûlé qui précède le freinage d'urgence. Il a troqué sa moelle osseuse contre de la fibre optique. Dans sa tête, ce ne sont plus des souvenirs de leur enfance qui défilent, mais le flux ininterrompu des horaires, les retards calculés, les suicides programmés, la géométrie non-euclidienne des correspondances.

Il la voit depuis les caméras de surveillance du quai 3. Il la voit à travers l'œil de verre d'un distributeur de boissons. Il est partout et nulle part, un « Signal Faible » errant dans le système nerveux de la métropole.

Soudain, le silence de la station est tranché par un bruit de pas lourds, rythmés, inhumains.

Les Contrôleurs.

Ils sortent de la pénombre du tunnel de correspondance avec la ligne 4. Ils ne portent pas l'uniforme bleu marine. Leurs manteaux sont faits d'une matière qui semble absorber la lumière ambiante, une sorte de feutre de néant. Leurs visages sont des

plaques de métal lisse, sans yeux, sans bouche, juste une fente horizontale d'où s'échappe une lueur de néon blafard. Ils ne marchent pas, ils glissent sur le réel, créant des distorsions visuelles sur leur passage. Ils cherchent la fraudeuse. Ils cherchent celle qui a survécu sans ticket valide.

Sarah se plaque contre le pilier central. Elle sent la vibration du béton. Elias est là. Il tape contre la paroi de la réalité.

– Sarah, ne bouge pas. Deviens le décor. Sois la poussière. –

La voix ne vient pas de ses oreilles, elle vient du grésillement des haut-parleurs de la station. Une annonce de service détournée. « La RATP vous informe que... *respire pas*... un incident technique... *ferme les yeux*... perturbe le trafic. »

Les Contrôleurs s'arrêtent à quelques mètres d'elle. Ils reniflent l'air, captant les traces d'ozone métallique qu'elle dégage encore. L'un d'eux sort une pince à composter. Ce n'est pas un outil de bureau, c'est une mâchoire de fer forgé capable de sectionner un destin. Ils tendent l'appareil vers l'espace vide que Sarah occupe. Pour eux, elle n'est qu'une erreur de calcul. Une donnée orpheline.

Soudain, tous les écrans publicitaires du quai explosent dans une symphonie de pixels blancs. Des images subliminales défilent à une vitesse insupportable : Elias enfant, des schémas de transformateurs électriques, le visage d'un dieu-machine fait de rails entrelacés, des contrats de travail raturés par du sang. C'est une diversion. Un court-circuit orchestré depuis les entrailles du réseau.

Les Contrôleurs titubent, leurs capteurs saturés par le feedback existentiel qu'Elias leur envoie. Ils se désagrègent en amas de fumée noire, aspirés par les bouches d'aération.

Le calme revient. La réalité reprend sa texture de carton-pâte.

Sarah regarde le ticket blanc dans sa main. Une ligne de texte commence à apparaître, brûlée par une chaleur invisible : *VALABLE POUR UN ALLER SIMPLE. PRIX : TOUT.*

Elle lève la tête. Une nouvelle rame entre en gare. Ce n'est pas la 404. C'est une rame normale, grise, sale, remplie de gens fatigués qui rentrent chez eux ou qui vont travailler. Les portes s'ouvrent avec le sifflement habituel. Elle hésite. Le quai de Châtelet est un estomac, et elle est une particule que la ville n'a pas réussi à digérer.

Elle fait un pas vers l'intérieur du wagon, mais s'arrête net. Sur la vitre de la porte qui se referme, elle voit une empreinte. Une main de givre, de la taille de celle de son frère. Elle pose sa propre main contre le verre chaud. La trace de givre ne fond pas. Elle vibre.

Elias est le train maintenant. Il est le mouvement. Il est le trajet.

« Terminus : La Défense », annonce la voix préenregistrée, mais Sarah entend la nuance, l'inflexion humaine, la fatigue de son frère dans la syntaxe de la machine.

Le train s'ébranle. Sous ses pieds, Sarah sent le battement de cœur de la machine. Un rythme de six minutes. Toujours six minutes. Elle s'assoit sur un siège en skaï lacéré, le même cuir que celui qui, jadis, portait les liturgies occultes de ceux qui savaient. Elle ferme les yeux et appuie son oreille contre la paroi métallique.

Au-delà du fracas de l'acier contre l'acier, elle l'entend. Un murmure de limaille de fer. Elias lui raconte les secrets des tunnels, l'histoire des stations fantômes où les ombres attendent le dernier métro, le chant des câbles qui relient les âmes à la surface. Elle est sauvée, mais elle est marquée. Elle est le témoin de l'abîme.

À l'autre bout du tunnel, dans la salle de contrôle centrale où des écrans géants

surveillent le flux des millions de vies, un voyant rouge s'allume. Un technicien, dont le visage est déjà à moitié effacé par la routine, fronce les sourcils. Une anomalie sur la ligne A. Un signal faible qui refuse de s'éteindre. Il tape une commande pour supprimer le bug.

Le curseur clignote.

[ACTION : DELETE_SIGNAL_FAIL_404]

[ERROR : PERMISSION_DENIED_BY_SYSTEM_ROOT]

Le technicien soupire, prend une gorgée de café froid et ignore l'alerte. Il ne voit pas que, sur l'écran, les lignes du réseau de transport commencent à se réorganiser pour former un nom. Un nom que la machine a appris par cœur.

Dehors, sur le quai de Châtelet désormais désert, un néon grésille une dernière fois avant de s'éteindre. Dans le noir, l'odeur d'ozone persiste, comme une promesse ou une menace. La ville continue de respirer, inhalant les vivants, expirant les ombres. Le grand hachoir métaphysique n'a jamais faim très longtemps.

00:00.

FIN

Merci d'avoir lu "Six Minutes Avant l'Abîme"

Une œuvre écrite par Ghost

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)